

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

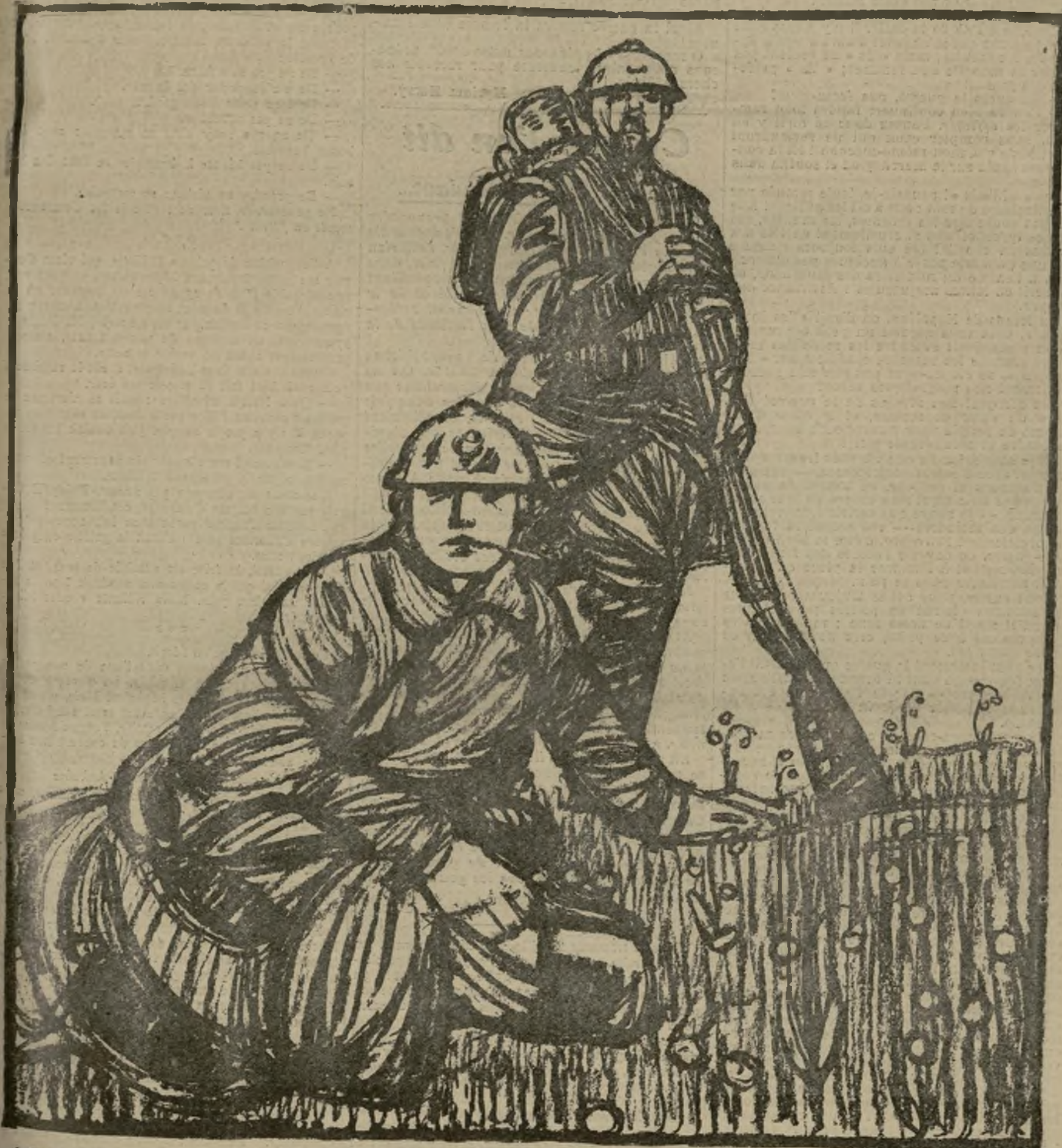
Abonnements (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France: 3 fr. 40; 6 Mois: 18 fr. 1^{er} Mois: 10 fr.
Région: 4 fr. 20; 6 Mois: 20 fr. 1^{er} Mois: 12 fr.
du dehors sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non rendus ne sont pas rendus

« Le plus court croquis m'en dit plus long qu'un long rapport. » (NAPOLÉON).

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à L'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : Wagram 57-46, 52-45
Adresse télégraphique : EXCEL PARIS

PRINTEMPS 1916, par MAXIME DETHOMAS



APRÈS LA BATAILLE. -- La cueillette des fleurs pour la fiancée.

Féminisme et Féminité

L'autre jour, j'étais assise sur un banc en face d'une « tête de ligne » de tramways. Je regardais les contrôleuses faire le ménage de leurs voitures : vérifier attentivement — le crayon aux lèvres — leur bordereau de tickets ; courir de l'arrière à l'avant pour virer de bord — avec le pénible mouvement du hâleur de la Volga — leur roulette de trolley. L'une d'elles, une mince et gracieuse blonde, arquée de toutes ses forces devant la corde, faillit être enlevée par la perche lourde.

— Ouf ! fit-elle en s'asseyant à côté de moi et en replaçant sur ses cheveux vaporeux le bonnet de police aux initiales d'argent, tombé sur les rails, ouf ! c'est dur ! et ça vous écorche les mains !

— Vous n'aimez pas votre métier ?

— Mais si, je l'aime ! Ça me fait voyager de la Madeline à l'île de la Jatte. Il n'y a que cette sacrée perche qui m'embête ! J'aurais voulu apprendre à conduire ; mais « ils » ne veulent pas confier la manette aux femmes ; « ils » préfèrent des gosses !

— Et, après la guerre, que ferez-vous ?

— Faudra bien continuer ; faudra bien remplacer les affligés. Pensez donc ce qu'il y en aura, sans compter ceux qui ne reviendront plus ! Mais voilà mon même-mécano ! Et la contrôleuse sauta sur le marchepied et souffla dans sa corne.

Les « affligés » ! pensais-je, toute remuée par la délicatesse du mot : elle a dit les affligés ! Elle n'a pas voulu dire les infirmes, les mutilés, ces termes qu'on affiche si cruellement en tête des œuvres de charité ! (Je suis toujours choquée par une pancarte posée à quelques pas d'Excelsior, à l'entrée du ministère des Munitions, où s'inscrivent en lettres majuscules : *Assistance aux éclopés*.)

Du temps de Napoléon, on disait « les invalides ». Cela vous gardait un petit air martial et on s'imaginait entendre les médailles militaires scander les marches claudicantes. « Les éclopés », ne croyez-vous pas que cela humilie civilement nos magnifiques héros ?

Les affligés ! Les affligés de la guerre ! Il a fallu un cœur de femme, et le cœur d'une femme du peuple pour trouver cette expression de tendre et ménageante pitié !

Et je songe, tandis que d'autres tramways se rangent avec d'autres contrôleuses, — auxquel-les d'ailleurs ni sacoche, ni bonnet de police, ni sarreau noir n'ont rien enlevé de leur grâce féminine, — je songe que certains écrivains — et non des moindres — ont accusé la femme, et spécialement l'ouvrière, d'être le péril de l'après-guerre, de devenir l'armée des féministes qui disputeront à l'homme la place qu'il voudrait réintégrer dans la paix.

Nous autres, nous avons toujours pensé que les hommes étaient de piètres psychologues quand il s'agit de notre sexe ; mais qu'ils se trompaient à ce point, cela nous a tout de même surprises.

Car c'est justement la guerre qui a détruit l'ancien féminisme dont la France, à l'instigation de l'Allemagne — car le féminisme est encore une camelote *made in Bocher* — a été menacée.

Vous souvenez-vous de ces créatures masculinisées qui tenaient des parlotes, rédigeaient des journaux, présidaient des congrès et revendiquaient beaucoup de choses au nom de l'égalité des sexes, alors que leur « divine infériorité » les eût mieux servies ?

Qu'ont-elles fait, celles-là ? Pourquoi ne se sont-elles pas enrégimentées, selon leurs principes féministes ? Pourquoi n'ont-elles pas formé une solidarité agissante et patriotique ?

Il y avait aussi, naguère, une « académie » composée de poétesses et de romancières — j'en étais — que Huysmans appelait « les chevalières de l'écritoire », et Jules Lemaitre « nos brillantes Dionysiaques ». Elles s'amusaient à couronner des hommes, voire des militaires, — l'un des lauréats commande aujourd'hui comme général sur le front, l'autre est tombé au champ d'honneur. Eh bien ! cette académie, souvent tapageuse pourtant, s'est silencieusement dissoute au début de la guerre, alors qu'elle aurait dû, comme l'autre, la vraie, faire œuvre d'utilité collective. Je sais bien que chacune de nous a séparément accompli son devoir dans les hôpitaux, les ouvriers, les pouponnières, les cantines ; et si je cite ce fait, c'est uniquement pour démontrer que le féminisme est mort, vaincu par la douleur, la pitié ou la tendresse individuelles, et qu'une nouvelle ère commencera après la guerre pour la femme : l'ère de sa véritable féminité.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Quelle est la femme qui ne s'est penchée sur le lit où agonisait un blessé, qui n'a pas guidé

de son bras faible les premiers pas hésitants d'un... d'un affligé : qui n'a pas, durant les longues insomnies solitaires, pesé le prix de la vie et conclu que tout était vanité hormis le bonheur du foyer ?

Et qui de nous n'a pas reçu, venant de l'hôpital ou de la tranchée, la pauvre petite lettre fiévreusement crayonnée : « Je suis seul, je suis triste, ne m'oubliez pas ! J'ai besoin de vous ! »

Ils ont besoin de nous ! Quel chant d'amour sonnerait plus beau à notre âme éplorée ! Ils ont besoin de nous ! Nous pourrions donc les choyer, les consoler, les protéger ! Nous pourrions donc enfin assouvir ce besoin inépuisable de dévouement qui dort au fond de notre fragilité ! Nous les consolerons ! Nous travaillerons pour eux ; mais nous le ferons humblement, pieusement — ah ! sans rivalité, certes — parce que nous savons que ce sont des héros !

Et quand l'homme sera reconforté, quand il voudra reprendre sa place dans la vie, la femme la lui cédera joyeusement, parce qu'un autre devoir la réclame, une autre douceur, et parce qu'elle sait qu'après sa maternité morale, il lui faudra accomplir celle de la chair.

Ainsi la guerre rendra la femme plus féminine !

O mes sœurs ! préparons notre cœur, préparons notre sainte tendresse pour recevoir nos chers affligés !

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

Les paroles que M. Poincaré a prononcées à Nancy étaient nécessaires. Il était inévitable qu'après l'allusion plus qu'hypocrite, l'allusion mensongère, que l'Allemagne avait faite, dans sa réponse aux Etats-Unis, à des propositions de paix offertes par elle, le président de la République répondit par un démenti catégorique et fixât une fois de plus l'attitude de la France et de ses alliés.

L'Allemagne n'a fait de propositions, « ni directement, ni indirectement ». On ne saurait prendre pour telles les déclarations que M. de Bethmann-Hollweg a répétées deux fois au parlement allemand ; elles ne constituaient que des manifestations intérieures qui signifiaient : « Que les puissances avec lesquelles nous sommes en guerre acceptent nos conditions. A ce prix, nous sommes prêts à poser les armes. »

L'attitude de M. de Bethmann-Hollweg vient de ce que l'Allemagne entière soupire après la paix, et qu'en même temps son gouvernement ne saurait renoncer à ses ordinaires habitudes de bluff.

Mais M. Poincaré réplique : « Nous ne voulons pas subir vos conditions ; nous voulons vous imposer les nôtres. »

Et quelles seraient les conditions de la paix voulue par les Alliés ? M. Poincaré les détermine clairement : « Une paix qui repose sur le droit restauré de sérieuses garanties d'ordre et de stabilité, une paix qui ne laissera pas l'Allemagne maîtresse de recommencer la guerre, suspendant sur l'Europe une menace éternelle. »

En d'autres termes, il faut « que nos ennemis se reconnaissent vaincus ».

Tous les mots que prononce un chef d'Etat, dans de telles circonstances, sont solennels. Ceux-ci, mûrement médités, ne sont sortis de la bouche du président de la République que parce qu'il sait que telles sont les résolutions irrévocables non seulement du gouvernement de la France, mais de tous les gouvernements alliés.

Pierre Mille.

Dans le tramway Bastille-Gare Montparnasse. Au fond, à droite, une bonne vieille paysanne, type classique, figure de pomme ridée, 58 ans bien sonnés, un petit panier sur les genoux, au doigt un mince anneau usé par la vie et les rudes besognes domestiques. Elle rêve.

Monte un poilu : le bon poilu de boue et de gloire, visage tanné, recuit, rapeux, l'œil clair qui, maintenant, sait distinguer tout dans la nuit, après tant d'heures de garde sous le ciel ténébreux.

Elle le regarde, il la regarde. Ils parlent. Et tout à coup, la bonne vieille tressaille :

— Vous vous êtes battu là ? A W... ? Mais c'est mon pays ! Voyons, ma maison, à trois minutes de l'église, vous savez bien, au tournant du petit chemin...

Le poilu convoque ses souvenirs : ils sont vagues. Pourtant, il croit pouvoir affirmer que la maison n'a pas trop souffert.

— Ah ! mon Dieu, merci, s'enchantait la paysanne. Me voilà bien contente.

Le poilu descend. C'est la gare. La vieille, d'un pas moins alerte, le suit, et comme il hésite sur le choix de ses directions, elle le rejoint. Alors, ouvrant son grand porte-monnaie noir, elle attire entre ses doigts noués de rhumatisme cinquante centimes tout neufs et, avec la voix émue d'une maman :

— Dites, mon gars, prenez donc ça. J'ai tant de plaisir en pensant que vous avez si bien défendu ma maison !

C'est l'époque « du brevet », et la tradition se continue : les questions les plus inattendues sont posées aux aspirants et aspirantes, qui les résolvent d'une façon plus inattendue encore. On nous signale ce sujet de narration choisi par les examinateurs pour des jeunes filles de quatorze à dix-sept ans :

« Quel conseil donnez-vous à votre filleul ? »

Et voici, pêle-mêle, quelques réponses où « le bon petit cœur », la naïve, la fûtée, la romanesque, la racornée, la vaillante, montrent tour à tour le bout de l'oreille :

— De ne pas s'en faire.

— De me rapporter des bagues.

— De bien obéir à son général (sic).

— De ne pas m'oublier.

— De ne pas venir chez sa marraine avec des bottes boueuses.

— De ne pas hésiter à demander ce dont il a besoin.

— De prendre au sérieux sa marraine.

Ne pourrait-on tirer de tout cela les Commandements au filleul ?

A l'exposition du peintre Willette, qui vient d'ouvrir ses portes boulevard Malesherbes, on peut voir une adorable frise de 27 mètres de longueur où de riantes Amours se donnent la poursuite. L'œuvre fut commandée au maître par un amateur, M. B..., qui, ayant versé un acompte de 10,000 francs, attendit prudemment avant de verser le reste.

Quand il vit la frise délicate, il eut le sentiment qu'il avait bien fait de retenir ses écus.

— Quoi ! dit-il en colère : mais ce n'est pas ce qui était convenu ! Vos petits Amours sont trop espacés. Il n'y a pas le compte. J'en voulais beaucoup plus. Rompons.

Rendez-moi ma chanson, je vous rendrai votre argent, répondit gentiment Willette.

L'amateur ne demanda pas mieux. Puisqu'il n'avait pas son compte d'Amours, cet homme !

Un matin l'artiste parut chez lui, apportant en voiture d'énormes sacs : c'était la galette en pièces de vingt sous.

Aujourd'hui, la frise est admirée de tous, et l'on dit que celui qui la commanda voudrait bien la racheter au même prix. Mais Willette voudra-t-il la lui vendre ?

Le français tel qu'on l'écrit.

Il y a quelques jours, dans l'une de nos petites plages voisines de la Gironde, un concert devait avoir lieu, au bénéfice des hôpitaux. Mais, un agent ayant été indisposé, la séance fut remise à huitaine.

Or, pour annoncer cette remise, l'organisatrice de la fête fit coller sur les affiches du concert une banderole ainsi rédigée :

Le concert est repoussé à huitaine

Voyons, madame, on repousse des avances, mais on ajourne un concert.

Au conseil de révision qui eut lieu, ces jours derniers, à Clermont-Ferrand, quelques conscrits combattèrent avec stupeur qu'ils avaient maigri, depuis la veille, de deux kilos et même plus.

La raison en était très simple. Ils s'étaient pesés avant de comparaître devant le conseil, sur des balances de précision, dans des pharmacies. Et la balance officielle, ainsi qu'il fut constaté par la suite, manquait de précision.

Il paraît qu'elle remonte au Premier Empire. Tout de même, le moment semble venu où l'on pourrait la mettre à la retraite.

La Société Française des Tissus Téra, 12, rue de Hanovre, à Paris, fournisseur du Service de Santé des armées françaises et alliées, de l'Assistance publique et des hôpitaux, vient, par un jugement du tribunal de commerce de la Seine, de faire condamner ses détracteurs à des dommages-intérêts.

Le Veilleur.

Méditations d'un optimiste

Sur une opération de police
un peu rude

On a pillé cent cinquante magasins de comestibles à Berlin. Est-ce une émeute?... Sont-ce même des troubles?...

— N'en croyez rien, dit l'agence Wolff, et elle essaie de nous convaincre que c'est seulement une mesure de police.

Son communiqué est, à cet égard, un des plus joyeux morceaux de style qu'elle se soit encore permis.

Pendant ces derniers jours, dit cette prose officielle, il s'est produit des démonstrations dans lesquelles la police a dû prendre parti pour la population contre des fournisseurs accapareurs.

Vous lisez bien : ce n'est pas, comme on pourrait le croire, la foule qui s'est fâchée, c'est la police. On sait, par ailleurs, que la police berlinoise fut toujours maternelle au public. Elle l'a été, cette fois encore, et elle s'est mise d'accord avec le bon peuple pour obliger les commerçants à se conformer à la loi. Je n'exagère rien; le communiqué continue :

— Elle (la police) a mis au jour des provisions de viande dissimulées et les a fait vendre sous son contrôle, conformément aux dispositions légales.

Il est vrai que l'on a un petit peu brisé les devantures et que certains clients ont négligé de solder leurs achats ; il est vrai aussi que l'on a dû opérer un certain nombre d'arrestations. Mais ce sont là des détails et d'ailleurs y a-t-il des collaborations sans querelles.

Le *Berliner Tageblatt* est un journal trop officiel pour mettre en doute une interprétation officielle. Wolff, dit le proverbe, ne mange pas Wolff. Cependant il ne peut se défendre d'une certaine inquiétude en face de ce nouveau procédé de gouvernement :

— Il ne convient pas, écrit-il gravement, que des femmes et des gamins enfonce les devantures des magasins et les pillent. Ce sont là des succès d'un instant qui ne peuvent rendre aucun service public.

En effet.

Peut-être me direz-vous que les gamins furieux, qui se vengeaient sur les devantures, et les femmes affamées qui se jetaient sur des saucissons gratuits, ne pensaient pas du tout, à ce moment-là, à s'associer à un service public? Mais voilà ce que ni l'agence Wolff, ni Théodor Wolff, du *Berliner Tageblatt*, ne sauraient un instant admettre.

Je ne sais pas très bien qui ces subtilités sont destinées à tromper, si l'on prétend persuader aux étrangers que le pillage est dorénavant, à Berlin, un procédé de police essentiellement moderne, ou si l'on aspire simplement à convaincre les Berlinois qu'ils ont tort quand ils s'imaginent qu'ils ont faim. En tout cas, j'admire ce nouveau progrès de la culture allemande, grâce auquel le pharisaïsme cesse d'être une attitude, pour devenir un procédé de gouvernement.

Melchior de Vogüé souleva jadis de violentes polémiques en appelant le Deux-Décembre « une opération de police un peu rude ». On aura grand-peine à nous convaincre que le pillage des magasins de comestibles à Berlin soit une opération de même nature.

Appeler « opération de police » un coup d'Etat, ce peut n'être, en définitive, qu'une indulgence de style, mais donner ce nom au pillage, cela est véritablement ingénieux, original et hardi.

Ne désespérons pas de lire un de ces jours, dans un communiqué de l'agence Wolff, le fait divers suivant :

M. Müller, rentrant à son domicile vers deux heures du matin, a rencontré trois apaches qui lui ont demandé sa montre. Comme M. Müller ne s'exécrait pas assez vite, ils l'ont frappé de quatre coups de couteau. La police est alors intervenue : elle s'est empressée de remettre aux honorables apaches la montre de M. Müller et elle a exprimé l'espoir que cette leçon rendrait ce bourgeois égoïste un peu plus empressé à l'avenir.

Candide.



(D'après le *Life*, de New-York).

La situation militaire

Accalmie devant Verdun
Succès des Russes en Asie Mineure

On a vu reparaître, dans les communiqués d'hier, les noms illustres de la ferme de Maisons-de-Champagne et de la butte du Mesnil, qui sont situées, comme on sait, vers l'extrémité orientale des positions que nous avons gagnées lors de notre offensive de septembre.

Il ne faut pas trop attacher d'importance à ces actions locales, pas plus qu'à celles qui se produisent presque journellement au sud de la Somme ou en Artois. Ce ne sont là, au moins jusqu'à présent, que des diversions destinées à détourner l'attention de l'adversaire pendant l'accalmie de la grande bataille, qui est et reste celle de Verdun.

En dehors de notre front, l'Asie Mineure est le seul théâtre où se produisent des opérations d'une certaine ampleur. L'armée du Caucase est divisée en trois corps dont l'un, formant l'aile droite, a pris Trébizonde, mais se trouve encore arrêté, au sud de cette place, devant la position fortifiée de Balbourt. Le corps du centre poursuit l'armée turque dans la direction d'Erzindjian, en descendant le cours de l'Euphrate occidental ; le gros de ce corps est devant Ak-Kalah ou Achkalah, à peu près à mi-chemin entre Erzeroum et Erzindjian, mais les



fractions qui opèrent au sud ont poussé à une trentaine de kilomètres plus loin, vers Mamoukaloum.

L'aile gauche est descendue au sud, par Mouch et Bitlis, à franchi la chaîne du Kandochdagh, au sud de cette ville, a occupé Seert et marche maintenant dans la direction de l'ouest vers Diarbekir. Cette dernière ville a une grande importance parce que c'est le nœud de toutes les routes qui mènent vers la Mésopotamie.

Deux colonnes indépendantes opèrent en même temps en Perse. L'une a passé près de la frontière, à l'ouest du lac d'Ourmiah ; elle a passé par Dilman, Ourmiah, Ouchnou, et vient d'obliquer à son tour vers l'ouest en débouchant vers Revandouz, en territoire turc, à 130 kilomètres à l'ouest de Mossoul.

L'autre, partie d'Enzeli, sur la Caspienne, a occupé successivement Hamadan, Kiangaver, Kermanschah, et vient de s'emparer de Kasri-Chirin, à vingt kilomètres de la frontière et quarante kilomètres de la ville turque de Khamikin.

C'est, on le voit, un véritable investissement de l'empire turc qui se poursuit avec une énergie et une méthode dont une série ininterrompue de succès a été la récompense. Les difficultés du terrain sont aujourd'hui surmontées : tous les massifs montagneux ont été franchis, malgré l'hiver. Que vaudra la résistance des armées turques ? C'est ce que l'avenir nous apprendra. Mais, à coup sûr, cette résistance ne pourra être également solide sur tous les points que menace l'avance de nos alliés.

Jean Villars.

Oui!... Mais les Français mangent mieux

« Les Allemands sont supérieurs en nombre, en préparation, en machines de guerre; mais les Français ont comme moyens leur dextérité et leur sang-froid. Les Allemands ont plus de canons, et de plus gros; mais les artilleurs français visent mieux et savent dissimuler les leurs plus habilement. Ceux-là possèdent des cuisines roulantes splendides; mais ceux-ci, avec de plus modestes fourneaux, mangent mieux. » (Palacio Valdés. — *Imparcial*).

L'anniversaire inaperçu

Où l'on peut constater
que la popularité du kronprinz est en baisse

Le 6 mai, Frédéric-Guillaume-Victor-Auguste-Ernest de Hohenzollern, prince royal de Prusse et prince impérial d'Allemagne, entré dans sa trente-cinquième année. C'est, en effet, le 6 mai 1882 que naissait, au Marmor-Palais, près Potsdam, ce prince qui devait s'illustrer par les exploits que l'on sait.

Lorsque son arrière-grand-père, le vieux Guillaume I^{er}, qu'enlouraient son fils, devenu plus tard Frédéric III, et son petit-fils, l'actuel Guillaume II, présentait le nouveau-né à la Cour, il cria joyeusement : « Hurrah ! vier Kaiser ! » (Hourrah ! quatre empereurs !)

Quatre empereurs ! cela n'est pas encore sûr. Si nous parlons aujourd'hui de cet anniversaire, c'est simplement pour constater que les journaux d'outre-Rhin n'ont pas souligné d'événement — deux mots en passant, au milieu de nouvelles secondaires — et que les fidèles alliés germaniques l'ont laissé passer sans éclat au milieu de l'indifférence générale.

Au reste, relevé, comme on sait, devant Verdun, ce pauvre kronprinz n'a pas pu abandonner un seul moment le champ de bataille. Si les bruits de certaines manifestations berlinoises ou d'ailleurs, sont parvenus jusqu'à lui, il a dû en comprendre la signification. La foule ne criait pas : « Hoch ! » mais hurlait : « Bröt ! » (Même de loin il est impossible de se méprendre sur ces deux cris).

La presse, nous le répétons, n'a rien fait pour galvaniser l'enthousiasme public, qui baisse chaque jour davantage. La vieille *Vossische Zeitung* accorde quatorze lignes à l'héritier du trône. La grave *Kölnische Zeitung* lui en concède onze. La plate *Frankfurter Zeitung*, plus avare encore, se borne à sept lignes. Et ainsi de suite. C'est maigre.

Seule exception au milieu de cette curieuse patrimoniale, la *Magdeburgische Zeitung*, organe des libéraux nationaux, se croit obligée à y aller de son petit coup de grosse caisse :

« Cet anniversaire est rempli de la pensée de Verdun... La lutte autour de la forteresse que les Français eux-mêmes ont appelée la clé de Paris (?) n'est pas finie, on dirait même que les opérations de l'armée du kronprinz ont cessé pour l'instant.

« Mais nous savons que cela n'est qu'apparent, et que depuis le jour où ont commencé les attaques de Verdun les opérations ont été conduites par le kronprinz (!) et par son état-major avec une précision mathématique et que les plus grands succès sont réalisés avec peu de sacrifices (!).

« Chaque jour plus confiants dans le grand succès final, nous envoyons au noble et glorieux guerrier, etc., etc... »

« Noble et glorieux guerrier » ! Ah oui !

LES PRÉCAUTIONS MILITAIRES
des États-Unis

NEW-YORK. — Les représentants des commissions de la Chambre et du Sénat se sont mis d'accord sur le texte d'un bill permettant de doter immédiatement les États-Unis d'une armée de 631.000 hommes. Cette armée, formée de 101.000 soldats réguliers et de 435.000 miliciens, serait prête à entrer immédiatement en campagne.

Le plus jeune officier de l'armée italienne



LE PRINCE AMÉDÉE DE SAVOIE-AOSTE, DUC DES POUILLES, fils aîné du duc d'Aoste et de la duchesse née Hélène de France, nommé sous-lieutenant d'artillerie, pour mérites de guerre, est le plus jeune officier de l'armée italienne, étant né à Turin le 21 octobre 1898.

La remaniement du ministère allemand

Le prince de Bülow remplacerait von Jagow aux Affaires étrangères

ROME, 15 mai. — La *Corrispondenza* publie la nouvelle que la retraite de M. de Jagow, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères en Allemagne, serait imminente. Il serait remplacé par le prince de Bülow.

Qui succédera à Delbrück ?

GENÈVE, 15 mai. — Contrairement à ce qu'annonçaient les journaux de Berlin, aucune désignation n'a été faite pour la succession de M. Delbrück. Ce retard a été expliqué par la nécessité d'établir avant tout exactement la forme que devra avoir le nouveau grand organe central d'alimentation.

Dans la *Zukunft*, Maximilien Harden propose de mettre à la tête de la nouvelle organisation soit von Tirpitz, soit le grand technicien Rathenau, qui a développé par tout l'empire et en d'autres pays encore le trust allemand des industries électriques.

Pendant ces délibérations, qui se poursuivent aussi au quartier impérial, où le chancelier a été mandé, la crise de la viande n'est encore traitée que par des moyens empiriques et sans coordination.

GENÈVE, 15 mai. — On annonce que le chancelier allemand s'est rendu hier au quartier général, où doit avoir lieu une conférence pour nommer le successeur de M. Delbrück.

A ce sujet, la *Gazette de Voss* écrit que la succession de M. Delbrück ne peut être confiée qu'à l'un des ministres ou secrétaires d'Etat qui font actuellement partie du gouvernement.

LA PIRATERIE ALLEMANDE

DES SOUS-MARINS ALLEMANDS poursuivent en vain 15 steamers norvégiens

COPENHAGUE, 15 mai. — Le *Politiken* annonce que quinze steamers de gros tonnage suédois, norvégiens et danois sont arrivés, hier, en vue de l'île danoise de Laso, dans le Cattegat.

Leurs capitaines ont déclaré qu'ils avaient été poursuivis par des sous-marins et des chalutiers allemands armés.

Les quinze steamers sont repartis dans la soirée, poursuivant leur voyage.

UNE INTERVIEW DU ROI DE GRECE

Il se défend d'être un souverain anticonstitutionnel

ATHÈNES, 14 mai. — Dans une récente interview accordée à un journal hellène paraissant à New-York, le roi Constantin déclarait notamment : « Il est indigne de chercher à me représenter comme un despote et un souverain anticonstitutionnel. »

« Je prétends que la politique actuelle que je dois suivre est celle qui sert le mieux mon pays. En dissolvant la Chambre, je me trouve dans les limites des prérogatives que me confère la Constitution. J'userai de ce droit tant que je serai persuadé qu'en agissant ainsi, j'agis pour le bien du pays. »

Le *Kairi*, organe des libéraux, dit entre autres : C'est un malheur pour le pays que le gouvernement approuve que le roi, qui a fait son apprentissage auprès de son père essentiellement constitutionnel, proclame de pareilles idées, qui détruisent le sens même du régime actuel. Le roi prétend avoir le droit illimité de destituer les ministres quand bon lui semble. Le roi de Prusse possède ce droit, mais non le roi des Hellènes, car ici, le pouvoir est exercé par des ministres responsables.

En Grèce, le régime de 1864, qui a pris naissance dans une révolution du peuple motivée par des excès monarchiques, a consacré la souveraineté du peuple.

« Par les élections, le peuple n'indique pas seulement, mais impose et couronne les gouvernants responsables. »

« Dès que le peuple se prononce, le roi n'a plus le droit d'avoir une opinion contraire. Chez nous le peuple est souverain, et non le roi. »

ELIXIR COMBIER

DÉLICIEUSE LIQUEUR (Saumur)

à PARIS, Rue St-Augustin, n° 22

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Lundi 15 Mai (652^e jour de la guerre)

QUINZE HEURES. — Au sud de la Somme, près de Vermandovillers, nous avons réussi un coup de main qui nous a permis de nettoyer d'ennemis une tranchée allemande de première ligne.

En Champagne, grande activité des deux artilleries dans les secteurs de Maisons-de-Champagne et de la Butte du Mesnil. Une incursion dans un ouvrage allemand à l'ouest du Mont-Tétu nous a permis de ramener une quinzaine de prisonniers.

Dans la région de Verdun, bombardement du secteur du bois d'Avocourt et de la cote 304.

Nuit calme sur le reste du front.

VINGT-TROIS HEURES. — En Champagne, le bombardement effectué ce matin par l'ennemi sur la région dite du Mesnil-Maisons-de-Champagne a été suivi de plusieurs attaques simultanées à faible effectif sur divers points de ce front. Toutes ces attaques, arrêtées par des tirs de barrage ou repoussées par nos contre-attaques, sont restées infructueuses.

Dans la région de Verdun, bombardement intermittent de nos premières et de nos deuxième lignes à l'ouest de la Meuse.

Sur les Hauts-de-Meuse, un coup de main préparé par notre artillerie a eu un plein succès. Nos patrouilles ont nettoyé les tranchées ennemies sur un front de 200 mètres environ et ramené des prisonniers.

Notre artillerie a canonné des détachements ennemis signalés sur la route Essey-Pennes (sud-ouest de Thiaucourt).

LA BATAILLE DE VERDUN du 6 au 13 mai

L'ennemi a prononcé dans la journée du 7 mai un effort sérieux sur les deux rives de la Meuse.

Sur la rive gauche, l'action entamée depuis le 3 mai dans la région de la cote 304 a continué le 6, par un bombardement d'une extrême violence; plus de 80 batteries allemandes ont été signalées en action sur ce secteur.

L'attaque exécutée le 7 mai entre la cote 287, sud de Haucourt, et le Mort-Homme, échoue.

Nos contre-attaques rejettent l'ennemi dans la nuit du 7 au 8 mai, de quelques éléments de tranchées au sud de Béthincourt. Les 8, 9 et 10 mai, nous repoussons sans trêve des attaques de jour et de nuit aux abords de la cote 304; nous progressons le 11 et le 12 dans la même région. Le 13, nous réalisons quelques progrès aux abords de la cote 287. Le 10 mai, nous enlevons aux Allemands des tranchées à l'ouest du Mort-Homme et arrêtons le 12 une contre-attaque ennemie.

Sur la rive droite, les Allemands ont attaqué le 7 mai sur un front de deux kilomètres, entre le fort de Douaumont et le bois d'Haudromont. L'ennemi, qui a réussi à entrer sur 500 mètres dans notre tranchée de première ligne, en est chassé le 8 et le 9 mai.

Une attaque sur nos tranchées au nord-est de l'étang de Vaux est repoussée dans la nuit du 10 au 11 mai.

Le 12, une série d'attaques violentes sur nos tranchées au sud-est du fort de Douaumont et plusieurs tentatives au nord de la ferme Thiaumont échouent complètement.

UN HÉROS DE VINGT ANS

Le communiqué du 6 mai relatait, on se le rappelle, qu'au cours de la violente tempête de la veille, plusieurs saucisses avaient rompu leurs amarres et étaient parties du côté des lignes ennemies.

Une d'elles était montée par M. Maurice B..., sous-lieutenant d'artillerie, originaire de D... (Haute-Marne). Ce jeune officier, qui s'est déjà signalé plusieurs fois par son intrépidité, surpris par la tempête, fit preuve d'une présence d'esprit remarquable. Sans perdre une seconde, et aussitôt parti à la dérive, il brûla tous les papiers du bord, évitant ainsi de laisser tomber entre les mains de l'ennemi le moindre renseignement. Ce travail terminé, il se lança ensuite dans la vaine parachute, de la hauteur de 1.200 mètres.

Le courageux observateur tomba à proximité de nos dernières lignes, heureux d'avoir échappé à l'ennemi. M. Maurice B... est âgé de vingt ans seulement.

LA DISETTE EN ALLEMAGNE amène l'inquisition

GENÈVE, 15 mai. — La disette qui sévit actuellement à Berlin et dans vingt autres centres a donné lieu à un retour d'inquisition qui rappelle l'institution des « flaireurs », créés par le roi Frédéric II et lancés à la recherche des denrées prohibées. Ce souvenir historique redevient une réalité et s'exerce de nouveau à l'intérieur des maisons, chez les personnes soupçonnées de « hantisme ». Ce vocable pittoresque est appliqué à ceux qui amassent en cachette des provisions à l'imitation de ce rat des champs qu'on appelle le hamster. C'est maintenant partout la chasse aux hamsters et à leurs petits greniers.

Non seulement la police fait des perquisitions dans les magasins, épiceries, boucheries, etc., pour s'assurer qu'il n'y a pas en réserve des stocks alimentaires trop considérables, mais on fait des visites domiciliaires chez les plus simples et modestes particuliers et on dénonce ceux chez lesquels les approvisionnements paraissent excessifs.

Le correspondant francfortois du *Berliner Tageblatt* cite le cas de quatre familles de Francfort qui auraient commis le crime d'amasser 160 livres de sucre et celui de quatre-vingt-dix familles qui auraient amassé chacune une centaine de livres de sucre.

Allemands, Autrichiens et Bulgares réduits à la portion congrue

Le *Berliner Tageblatt* annonce qu'en raison de la pénurie des vivres, la ration de viande vient d'être réduite, en Saxe, à 125 grammes par personne et par semaine.

La municipalité de Dresde a décidé l'institution de cartes de viande donnant droit à 50 grammes de viande ou de saucisson par personne et par semaine. Par contre, à Chemnitz, la quantité de viande qui échoit à chaque habitant a été réduite à 300 grammes par semaine. Dans le duché d'Anhalt-Desau, les habitants ont droit à la même quantité, à Erfurt à 400 grammes, à Torgau à 250, à Berlin enfin, les cartes de viande donnent droit à 500 grammes de la précieuse denrée par personne et par semaine.

VIENNE, 15 mai. — L'*Arbeiterzeitung* écrit que la pénurie des vivres s'accroît à Vienne et cause une grande émotion parmi la population ouvrière. Ces jours derniers, le maire de la ville a reçu plusieurs délégations de femmes et leur a promis de faire tous ses efforts pour remédier, dans la plus large mesure possible, au manque de graisse, de lait et de farine.

ATHÈNES, 14 mai. — Les Allemands ayant expédié chez eux la plupart des approvisionnements trouvés en Bulgarie et en Serbie, les Bulgares ne trouvent maintenant dans l'obligation de rationner les vivres.

Chaussures à semelles de bois

BERNE, 15 mai. — La *Gazette de Cologne* annonce que le syndicat des cordonniers de Saxe ayant demandé au ministre de la Guerre allemand d'interdire pour faire interdire les hauts talons des bottines des dames, a reçu une réponse lui disant que le ministre de l'Intérieur allemand préparait une interdiction générale de faire des bottines à haute tige et à hauts talons dans les chaussures de luxe.

Le *Lokal Anzeiger* du 13 mai écrit :

« La ville de Charlottenbourg qui, depuis quelque temps, s'applique à réaliser des économies de tout genre, a constaté que l'industrie allemande avait réussi à faire des chaussures à semelles de bois qui peuvent être portées même par des personnes ayant les pieds délicats. »

« En considération du manque de cuir, qui est général, la municipalité fait distribuer des chaussures de ce genre, dites chaussures de guerre, aux familles des mobilisés et à la population pauvre. »

« On constate que les jeunes gens acceptent volontiers ces chaussures, tandis que les femmes et les jeunes filles marquent une certaine répugnance à s'en servir. »

"Quand viendra la paix" d'après l'agence Wolff

ZURICH, 15 mai. — L'agence Wolff communique aux journaux allemands un article intitulé : « Quand viendra la paix ? »

« A cette question, dit l'article, il n'y a qu'une réponse : Quand nous aurons réussi à remporter une victoire économique efficace, certaine, dans la guerre économique que nous impose l'Angleterre. »

L'article conclut que, par son souci d'organisation unifiée, l'Allemagne retrouvera une force qui lui permettra de montrer au monde entier et à l'Angleterre en particulier, quelle résistance économique peut avoir l'Allemagne.

DERNIÈRE HEURE

Le traître Casement devant ses juges

LONDRES, 15 mai. — Sir Roger Casement a comparu aujourd'hui devant le tribunal de Bow-Street, sous l'inculpation de haute trahison en même temps qu'un autre soldat prisonnier, nommé Bailey, arrêté à Wandsworth (Londres), poursuivi pour la même accusation.

Sir Roger Casement était pâle et hagard. La plus grande partie de la salle était occupée par les journalistes. Des sièges spéciaux avaient été réservés aux représentants de la presse des pays neutres. Deux dames seulement, toutes deux parentes de sir Roger Casement, étaient présentes.

L'avocat général ouvre les débats en rappelant la carrière de sir Roger Casement, dans le service consulaire. Il donne lecture d'une lettre écrite par celui-ci à sir Edward Grey, en 1914, exprimant sa gratitude pour son inscription dans l'ordre de la chevalerie. L'avocat général insiste sur le contraste qu'offre cette lettre avec le changement d'attitude ultérieure de l'accusé.

L'avocat général déclare que les efforts faits par sir Roger Casement en Allemagne pour décider les prisonniers de guerre irlandais à se battre contre leur pays ont échoué misérablement bien que ceux qui refusaient les propositions de Casement eussent été punis d'une diminution de vivres. Quelques-uns seulement qui osèrent violer leur serment reçurent certaines facilités pour retourner en Irlande. Le soldat Bailey fut un de ceux-ci. Il est vrai que depuis son arrestation, Bailey fit une déclaration par laquelle il dévoilait les agissements de sir Roger Casement en Allemagne et affirmait avoir seulement suivi ce dernier pour pouvoir se sauver d'Allemagne.

Dès que Bailey eut accepté les propositions de Casement, il fut amené à la Wilhelmstrasse et de là à Wilhelmshafen, où, en compagnie de Casement, il prit place à bord d'un sous-marin allemand qui les conduisit au large de la côte irlandaise. Là, ils furent embarqués dans un canot qui chavira avant d'atteindre terre. Casement et Bailey gagnèrent cependant le rivage et débarquèrent à Tralee. Casement fut arrêté peu après.

À bord du sous-marin, Bailey apprit qu'un petit bâtiment transportant vingt mille fusils, plusieurs millions de cartouches, dix mitrailleuses et une certaine quantité de bombes, était ancré près de Tralee.

L'avocat général ajoute que ce bâtiment est celui qui se fit sauter après avoir reçu des patrouilles anglaises l'ordre de se rendre à Queenstown.

Des dépositions des témoins, soldats irlandais, qui furent prisonniers en Allemagne, il ressort qu'il n'y eut pas plus de 50 prisonniers pour s'engager dans la brigade que Casement cherchait à organiser pour les opérations en Irlande.

La continuation des débats de l'affaire Casement devant le tribunal de police de Bow Street est renvoyée à demain.

M. ASQUITH EN IRLANDE

LONDRES, 15 mai. — M. Asquith, qui a quitté Dublin à 9 heures pour se rendre à Belfast, prolongera son séjour en Irlande jusqu'à mardi ou mercredi.

Aucune communication n'a été faite à la presse au sujet du résultat des négociations entamées par le premier ministre à Dublin. L'agence Central News insiste sur l'importance qu'il conviendrait d'attribuer à la conversation que M. Asquith a eue avec l'attorney général d'Irlande, M. Campbell. La même agence croit savoir que lord Wimborne, vice-roi d'Irlande, pourrait être maintenu en charge. Au cas contraire, on annonce que lord Derby pourrait être appelé à lui succéder. Les journaux libéraux continuent d'être assez optimistes, alors que les gazettes unionistes pensent qu'il sera difficile d'arriver en ce moment à un règlement provisoire de la question d'Irlande.

Après le *liberal Manchester Guardian*, il est possible que le gouvernement institue un nouveau système d'administration qui modifierait profondément les relations du vice-roi d'Irlande et du secrétaire d'Etat pour l'Irlande avec le pouvoir exécutif de Dublin. Le conseil siègerait à Dublin, comprenant les députés nationalistes et unionistes qui représentent l'Irlande à la Chambre des communes ; chaque homme d'Etat d'Irlande y siègerait également. On réaliserait ainsi une sorte de régime de conciliation irlandais.

LONDRES, 15 mai. — M. Asquith est arrivé cet après-midi à Belfast ; il s'est entretenu avec le lord-maire dans un déjeuner auquel ont assisté aussi quelques membres importants du commerce de Belfast. M. Asquith a eu ensuite une conférence particulière avec des commerçants.

AUTOUR DE SALONIQUE

Les troupes franco-anglaises combattent sur tout le front

SALONIQUE, 14 mai. — Les troupes franco-anglaises sont en contact avec l'ennemi sur toute la ligne frontalière.

SALONIQUE, 14 mai. — Sur le front macédonien, l'effort assez intense d'artillerie. Aucune action d'infanterie.

Quelques avions français ont bombardé les camps bulgares, autour de Xanthi, où se trouve la dixième division.

ATHÈNES, 14 mai. — Les journaux consacrent beaucoup de place aujourd'hui au prétendu rappel de troupes allemandes du front des Balkans. Ils citent neuf régiments connus ayant été retirés de divers secteurs.

Des informations reçues de Salonique semblent indiquer que ces mouvements de troupes ne sont probablement qu'un groupement de forces, car les Allemands ont commencé à réapparaître depuis trois ou quatre jours.

La canonnade intense et continue à laquelle ils se livrent a probablement pour but de masquer autant que possible les mouvements de leurs troupes.

ATHÈNES, 14 mai. — La *Hestia* publie les informations suivantes, qu'elle dit puisées à une source sûre :

« A l'heure actuelle, le restant des forces allemandes en Macédoine se monte à environ 33.000 hommes, plus quelques milliers qui sont répartis dans différentes villes bulgares pour y exercer une surveillance et prévenir les mouvements antiallemands. »

« Les troupes autrichiennes, elles aussi, sont totalement retirées des frontières de la Macédoine. »

« En ce qui concerne l'Albanie, le nombre des Autrichiens n'y dépasse pas 4.000, et les Bulgares s'étant retirés par suite du soulèvement de la population, toute opération contre Vailona est considérée comme impossible. »

ATHÈNES, 15 mai. — Le *Kiriz* s'élève avec indignation contre l'ordre donné aux troupes grecques de ne tirer dans aucun cas contre les avions germano-bulgares qui survolent le territoire grec. Dans la région de Cavalla, des avions bulgares ont pu ainsi descendre jusqu'à 50 mètres du sol et photographier tout à leur aise les retranchements établis par l'armée grecque.

Les Italiens prennent d'assaut Crozzon del Diavolo à 3.015 mètres d'altitude

ROME, 15 mai. — Dans la zone d'Aadmello, nos alpins ont complété la possession de la crête à l'ouest des glaciers de Fargorida et de Larez, en occupant la partie située entre Crozzon di Fargorida et Crozzon di Larez. Nos troupes ont pris aussi d'assaut la position de Crozzon del Diavolo, à 3.015 mètres d'altitude et ont fait une vingtaine de prisonniers.

Dans les vallées de Ledro, on signale de nouveaux progrès de notre avance sur le mont Spertone.

Après un tir intense d'artillerie contre toutes nos positions au nord de la vallée, l'ennemi a tenté une attaque contre Cima delle Coste, au nord de Lenzumo, mais il a été promptement repoussé. Le long du front de la vallée de Lagarina, à la tête de la vallée d'Assa, l'artillerie ennemie a exécuté hier un violent bombardement auquel ont répondu avec efficacité nos batteries ; quelques projectiles de gros calibre sont tombés sur Asiago, faisant quelques blessés parmi la population. Un bombardement aussi violent a eu lieu le long du front de l'Isanzo, de Monte Nero à la mer.

De petites attaques ennemies se sont produites dans la nuit dans la zone de Plava et de San Martino sur le Carso, qui ont été immédiatement repoussées.

La mission française en Italie

ROME, 15 mai. — La mission française, composée de MM. Barthou, Pichon, Barres, Reinach, et Derivillé, a commencé depuis quatre jours la visite de notre front. Elle a été reçue par le roi et le duc d'Aoste.

Sur le Carso, elle a parcouru les tranchées jusqu'au delà de Castelnovo, Castellazzo et Redipuglia. Samedi, elle s'est rendue à Spado où elle a visité les écoles, les ateliers et institutions d'assistance créées par la marine ; elle a parcouru les canaux et la lagune et s'est rendue à Aquileia.

Les difficultés politiques et financières de la Chine

LONDRES, 15 mai. — On mande de Pékin au *Times* que les trois généraux du Yang-Tsé ont proposé de se réunir en conférence à Nankin pour arriver à un accord entre le Nord et le Sud et discuter la question de la présidence. Le gouvernement a accepté la proposition, et chacune des provinces dites « loyales » nommera des délégués qui se réuniront incessamment. Il est possible que la conférence décide de consulter Youan Chi Kai jusqu'à ce que le Parlement puisse être constitutionnellement assemblé et élire un nouveau président.

Les quatre provinces rebelles du Sud ont formé un gouvernement provisoire à Canton et ont proclamé président le vice-président actuel, le général Li Yuan Hong. Il a été déclaré que Youan Chi Kai a renoncé aux devoirs de sa position en acceptant de trône en violation de la Constitution républicaine.

Le général Li Yuan Hong se trouve à Pékin entre les mains du gouvernement et n'est pas, par conséquent, responsable de ces démarches. Le parti de Canton est composé en majorité des éléments qui ont organisé la révolution de 1911 ; il est l'ennemi irréconciliable de Youan Chi Kai et s'opposera à toute décision de la conférence de Nankin de le garder au pouvoir.

Cette longue période d'incertitude politique a une fâcheuse répercussion sur la situation financière ; vendredi dernier, le gouvernement a déclaré que les billets des deux banques gouvernementales avaient cours forcé ; il a interdit le paiement en argent et a édicté des pénalités pour le refus des billets ou leur acceptation avec escompte.

L'AFFAIRE MEXICAINE

LES RÉPUBLIQUES SUD-AMÉRICAINES laisseront toute liberté d'action aux États-Unis

NEW-YORK. — Le gouvernement des États-Unis a reçu de l'Argentine, du Brésil, du Chili, de Bolivie, de l'Uruguay et du Guatemala, l'assurance qu'ils ne soulèveront pas de difficultés dans le cas où une intervention au Mexique serait jugée nécessaire par les États-Unis.

Cependant, le président Wilson est décidé à éviter une telle extrémité si cela est possible. Ces assurances sont considérées comme étant un appui moral pour le gouvernement s'il était forcé de prendre des mesures énergiques.

L'attitude adoptée par ces pays constituera un puissant appui au cours des négociations diplomatiques avec le gouvernement de facto de Carranza, puisque ces six pays se sont joints aux États-Unis pour reconnaître, l'année dernière, le général Carranza comme le président du Mexique après avoir fait appel à l'union des deux factions rivales.

Mais dans les milieux officiels on espère qu'une intervention sera évitée, et ils sont encouragés dans cet espoir par le rapport du général Scott confirmant l'impression existant à Washington et d'après laquelle, quoique les conférences avec le général Obregon n'aient pas abouti à un accord définitif, on estime qu'une entente interviendra et permettra aux forces américaines et carranzistes d'agir en parfaite harmonie.

Les Américains occupent Saint-Domingue

SAINT-DOMINGUE, 15 mai. — Les forces américaines ont occupé la capitale.

Incendie dans une cartoucherie

VALENCE-SUR-ROHNE, 15 mai. — Ce soir, vers cinq heures et demie, un incendie s'est déclaré dans l'atelier de chargement à la cartoucherie de Valence. Deux femmes ont été tuées et sept blessées ; deux hommes ont également été blessés.

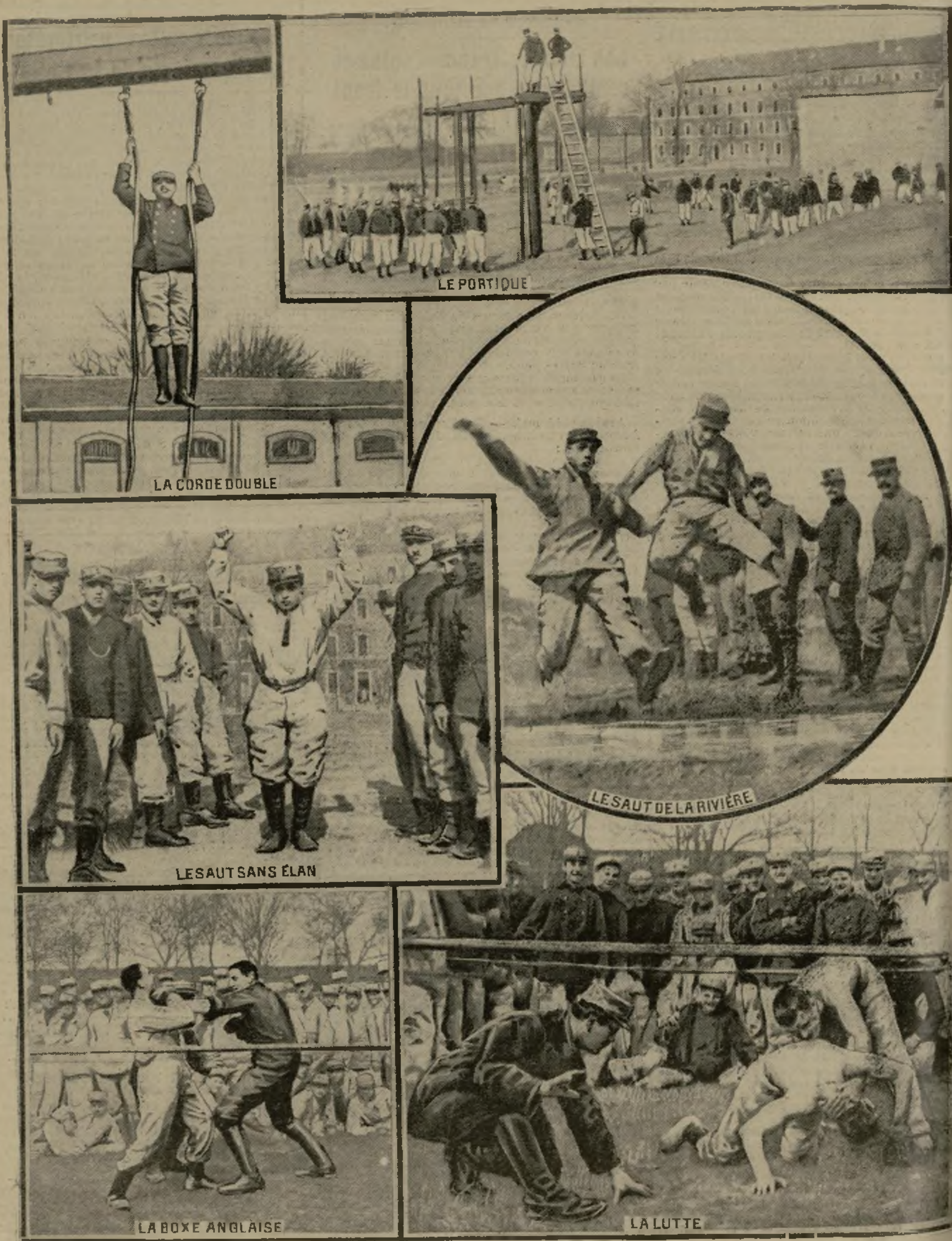
Toute idée de malveillance doit être écartée.

BANQUE DE FRANCE

Prêts de Titres à l'Etat

Afin de donner toutes facilités aux détenteurs de titres au porteur des pays neutres et de certains autres titres (Suez, Egypte), désireux de répondre à l'appel du ministre des Finances, un bureau spécial est ouvert par la Banque de France, 9, rue Marsollier, à côté de l'annexe Venta-Jour.

L'entraînement des "bleuets" de la classe 17



Dans les dépôts des 23^e et 43^e colonial, les jeunes recrues de la classe 17 ont été entraînées selon des méthodes sportives qui ont donné de remarquables résultats. Les différents documents ici rapprochés prouvent qu'aux enseignements d'ordre militaire ont été résolument adjoints des jeux athlétiques propres à donner à nos « bleuets » le maximum de développement physique dans le temps minimum.

L'ÉDUCATION PHYSIQUE DE LA CLASSE 1917

DANS UN DÉPÔT PARISIEN

Les heureux résultats d'une bonne méthode

Nos lecteurs n'ont pas oublié qu'au moment de l'incorporation de la classe 17, nous avons insisté, en plusieurs articles, sur la nécessité de donner aux jeunes recrues une éducation physique qui fût d'abord sportive, pour assurer leur rapide développement — l'adaptation, la spécialisation militaire, si l'on peut dire, venant ensuite.

Ils se rappellent également que le ministre de la Guerre avait prescrit, à l'égard de ces jeunes recrues, certaines mesures de principe : par exemple, de diviser les contingents en plusieurs groupes, d'après leur degré de robustesse, afin de proportionner l'entraînement aux forces; de soigner l'alimentation et d'augmenter la ration de viande; et enfin de s'inspirer, pour la préparation de la jeune classe, des méthodes rationnelles ayant fait leurs preuves dans le domaine sportif.

« Mais quelles méthodes? », disions-nous. Certes, il n'y a ni inconvénient à en laisser l'initiative et le contrôle à des commandants de dépôt suffisamment expérimentés en matière de culture physique. Mais tous de les ont pas... Enfin!

Nous nous bornons aujourd'hui à signaler les excellents résultats obtenus dans un dépôt — celui des 23^e et 43^e régiments d'infanterie coloniale — où un chef plein d'initiative, M. le colonel Bourquin, a eu la bonne fortune d'avoir des collaborateurs dévoués, et pleins d'expérience : le chef de bataillon Denoquet; le capitaine Mallet — un glorieux mutilé, dont nos lecteurs n'ont pas oublié le nom — le médecin-chef Lépine; le médecin-chef adjoint Motron et l'instructeur Alfred Spitzer.

Lors de leur incorporation, les jeunes soldats du contingent 1917 ont été classés en quatre catégories, ce classement étant effectué à la suite de visites médicales comportant des mensurations précises portant sur les points suivants : 1^{er} périmètre thoracique (expiration et inspiration); 2^e mensuration musculaire : biceps (allongés et contractés), cuisses, mollets, tour de cou, tour d'épaule, tour de taille).

Les quatre catégories formées ainsi s'établissent de la façon suivante :

- Catégorie 1, vigoureux;
- Catégorie 2, moyens;
- Catégorie 3, malingres;
- Catégorie 4, douteux.

L'entraînement préparatoire de ces quatre catégories fut commencé le 15 janvier. Il fut naturellement gradué d'après la résistance physique que présentaient les sujets des différentes catégories : un vigoureux n'étant pas astreint aux mêmes exercices qu'un moyen, un moyen aux mêmes qu'un malingre, etc.

La place nous manque malheureusement pour donner le détail de la méthode progressive qui fut appliquée, et qui, à en juger par les résultats, pourrait servir à l'avenir, de méthode type.

Mais il est dès à présent prouvé que la préparation physique préliminaire qui peut fort bien se combiner avec une préparation militaire, également préliminaire, permet au jeune soldat qui y est soumis de pouvoir ensuite supporter plus aisément et l'entraînement physique et l'entraînement militaire, indispensables avant qu'il ne soit un soldat achevé.

L'expérience a démontré encore que le classement des hommes du contingent en catégories déterminées par le service médical était une innovation heureuse. Le classement permet, en effet, de doser la préparation physique de chacune des catégories de telle manière que les catégories dites « faibles » soient rapidement amenées à pouvoir être comparées avec les catégories dites « fortes ». En d'autres termes, il est apparu que la préparation physique soignée conduite avait pour indiscutable résultat d'amener un contingent tout entier à avoir, en très peu de temps, en moins de deux mois, une résistance égale, alors cependant que les hommes, à leur arrivée à la caserne, étaient d'une robustesse fort différente.

La catégorie 1 a pu s'acclimater sans dépendances notables. La catégorie 2 s'est améliorée dans un délai si rapide qu'elle a pu se fondre avec la précédente en moins de quelques semaines. La catégorie 3, dans le même court délai, a pu être entraînée à l'entraînement physique, puis à l'entraînement militaire adhérents tout d'abord à la catégorie 2. Enfin, les hommes de quatrième catégorie ont été transformés de manière si sérieuse qu'ils ont pu être gardés pour le service armé alors qu'ils auraient, incontestablement, sans cette préparation physique, relevé de la réforme temporaire ou, à tout le moins, du service auxiliaire.

Nous citerons quelques exemples :

C'est ainsi qu'à la première pesée-contrôle si nous prenons les hommes de la catégorie 1, nous voyons que 130 d'entre eux avaient gagné un ensemble de 214 kg. 950; que 165 avaient perdu un ensemble de 281 kg. 150; que 26 d'entre eux n'avaient pas varié.

Si nous prenons les hommes de la catégorie 2, 81 avaient gagné 155 kg.; 47 avaient perdu 64 kg.; 12 n'avaient pas varié.

Si nous prenons les hommes de la catégorie 3, 58 avaient gagné 91 kg. 800; 9 avaient perdu 10 kg. 200; 10 n'avaient pas varié.

Si nous prenons les hommes de la catégorie 4, les résultats présentés de façon particulière sont encore plus probants, puisque nous voyons des gains individuels de 5 kg., 4 kg., 2 kg., etc., des pertes de 3 kg. 1 kg., 500 g., etc., etc.

Enfin, l'on ne saurait passer sous silence ce fait que les augmentations de poids individuelles ont toujours correspondu, d'une part, à des augmentations musculaires, constatées par les mensurations, et encore à une amélioration notable du rythme respiratoire se traduisant, le plus souvent, par une notable augmentation des différences du périmètre thoracique entre l'inspiration et l'expiration (environ 2 centimètres).

Hélas! encore une fois, que la place nous fasse défaut pour indiquer de façon détaillée les résultats obtenus sur l'ensemble du contingent, nous ne publierons, à titre d'exemple, qu'une seule des fiches physiologiques des plus intéressantes, concernant l'un de ces hommes.

X.....	N° M.....			
Examen médical, soumissions suspects.				
Classement HC (à surveiller).				
Profession : cultivateur.				
Recrutement : Ministère.				
Taille : 1 m. 70. Poids à l'incorporation : 56 k. 200.				
MEASUREMENTS	au 12 janv.	au 10 mars	classe	
Poids	56 k. 200	63 k. 400	6 k. 900	
Périmètre thoracique, différence expiration-inspiration	2 c/m	7 c/m	5 c/m	
Biceps droit allongé	22 1/2	24 1/2	2 c/m	
Biceps droit contracté	21 1/2	28 1/2	4 c/m	
Biceps gauche allongé	22 c/m	24 c/m	2 c/m	
Biceps gauche contracté	21 c/m	22 c/m	1 c/m	
Cuisse droite	43 1/2	48 c/m	4 1/2	
Cuisse gauche	43 c/m	47 1/2	4 1/2	
Mollet droit	30 1/2	33 1/2	3 c/m	
Mollet gauche	30 1/2	33 1/2	3 c/m	
Tour d'épaule	92 c/m	101 c/m	9 c/m	
Cou	30 c/m	33 c/m	3 c/m	

Inutile de dire que, par voie de conséquence, il n'était plus question de poumons suspects, ni de classement H. C., c'est-à-dire « hors catégorie ».

Que pourrions-nous ajouter, dès lors, aux chiffres que nous publions aujourd'hui ?

N'y a-t-il pas, dans de tels résultats, des indications sur les méthodes à employer à l'avenir — et, nous insistons sur le mot — à généraliser ?

LA PRÉPARATION MILITAIRE

Le général Dubail, gouverneur militaire de Paris, a reçu hier le bureau du conseil de l'Union des Sociétés de Préparation militaire de France, présenté par le docteur Hellel. Il a félicité les administrateurs et les a encouragés à continuer l'œuvre de Préparation de la Jeunesse au service militaire, à laquelle ils se consacrent depuis trente ans, conformément au programme qui leur a été tracé par l'autorité militaire au début de la mobilisation.

311 divisions : tel est le total des forces ennemies

LONDRES, 15 mai. — Le colonel Nappington écrit dans le Times :

« Les Allemands disposent de 119 divisions sur le front occidental ; ils en ont 49 sur le front russe et 2 ou 3 au sud du Danube. Les Autrichiens ont en tout 76 divisions, dont 52 en face de la Russie et 30 opposées à l'Italie. Les Turcs possèdent 52 divisions et les Bulgares une douzaine environ. »

« Nous avons donc à faire face à un ensemble de 311 divisions, mais la défaite des 119 divisions allemandes dans l'ouest, ou celle des 91 divisions austro-allemandes sur le front russe, ou même la défaite de toute fraction importante de ces deux principaux groupes d'armées entraînerait la défaite totale des forces militaires réunies de la coalition ennemie. »

La Chambre et le Sénat rentreront après-demain

Les Chambres siégeront jeudi.

En tête de l'ordre du jour du Sénat figure la proposition de loi relative aux œuvres qui font appel à la générosité publique. Rappelons que le texte, rapporté par M. Magny au nom de la commission, soumet ces œuvres au régime de l'autorisation préalable.

La Haute Assemblée doit ensuite reprendre la discussion du projet de loi relatif aux orphelins de la guerre. Elle doit, d'autre part, nommer une commission pour l'examen du projet voté par la Chambre sur la question des loyers et se prononcer sur la réforme de l'heure.

Nous avons déjà dit que la commission sénatoriale était, tout entière, hostile à l'avance de l'heure légale.

En tête de l'ordre du jour de la Chambre est inscrite la proposition de résolution tendant à l'application des articles 38 et 71 du Code de justice militaire par la création de conseils de révision aux armées. Le projet concernant la résiliation des baux à ferme et des baux de métayage, et le projet sur la mise en culture des terres abandonnées viennent à la suite.

Sont également à l'ordre du jour la proposition de résolution de M. Espivent de la Villettaud tendant à organiser le commerce, à réglementer la vente et à établir la taxation des marchandises de première nécessité vendues aux troupes sur le front et dans la zone des armées et la proposition de loi fixant les conditions d'attribution de la Croix de guerre.

Tel sera l'ordre des travaux des deux Assemblées, si aucune demande d'interpellation ne vient modifier ces décisions arrêtées avant les vacances de Pâques.

Le sucre est taxé à 1 fr. 25 le kilo

Le Comité consultatif pour la taxation des denrées et substances s'est réuni, hier après-midi, à quatre heures, à la Préfecture de police, en vue d'étudier les modalités de la taxation de la vente du sucre au détail.

Après avoir entendu les représentants du commerce des Syndicats de l'Épicerie, le Comité a émis l'avis qu'il était indispensable que le sucre, denrée de première nécessité, échappât à la spéculation et qu'il convenait de le taxer dans sa vente au détail.

A l'issue de la réunion du Comité, le préfet de police a rendu l'ordonnance de la vente au détail du sucre aux prix ci-dessous :

	Le kilo
Sucre raffiné à la mécanique.....	Fr. 1 30
Sucre raffiné de canne.....	Fr. 1 35
Sucre cristallisé ou granulé.....	Fr. 1 20
Sucre en pain, quelle que soit la forme sous laquelle il est débité au détail.....	Fr. 1 25
Sucre dit régulier.....	Fr. 1 25
Sucre en poudre.....	Fr. 1 30

Le nouveau règlement proscrit l'augmentation, d'une façon quelconque, du prix fixé par la taxe, soit pour la livraison à domicile, soit pour la livraison en dehors de la vente au public, soit pour autres causes.

De plus, il exige que les prix ci-dessus indiqués soient affichés d'une manière apparente dans tous les locaux où ils sont ou le sucre est mis en vente.

LA RÉFORME TEMPORAIRE

Des différences d'interprétation ont surgi au sujet de l'application aux hommes des diverses classes actuellement sous les drapeaux des prescriptions de la circulaire du 4 février dernier, relative à la réforme temporaire.

M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au service de santé, vient de préciser, dans des instructions aux directeurs du service de santé des régions, que la réforme temporaire est et demeure applicable à tous les militaires non officiers de l'armée active, de sa réserve, de l'armée territoriale et de sa réserve.

Toutefois, elle n'est renouvelable que pour les hommes réels par la loi du 7 août 1913, c'est-à-dire ceux des classes 1913 et suivantes.

DANS LA MARINE

Commandements à la mer. — Sont nommés aux commandements suivants : le capitaine de frégate René du Fort, à l'escadre de l'océan principal-Lesclapart, et de la 3^e escadre de torpilleurs de la 1^{re} armée navale; le lieutenant de vaisseau Morin, à l'escadre d'escorte l'antenne.

Préparation rapide

aux emplois de Comptable, Sténo, Dactylo, etc., par les

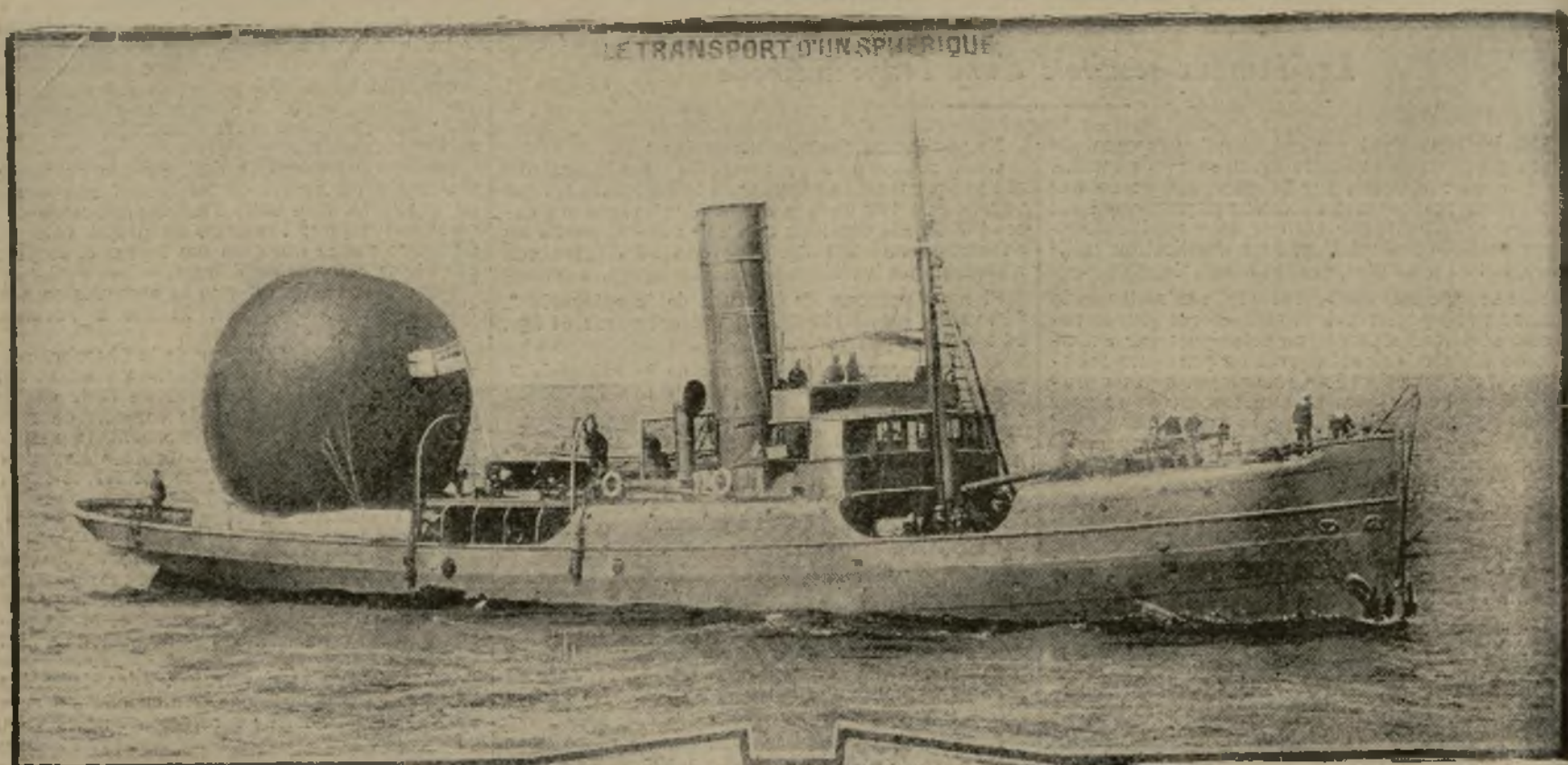
Établ^{ts} Jamet-Bufferreau

les mieux organisés. — Hommes et Dames.

PARIS 10, rue de NANCY 24, rue de BORDEAUX 27, Cours

St-Jac. St-Jac. St-Jac.

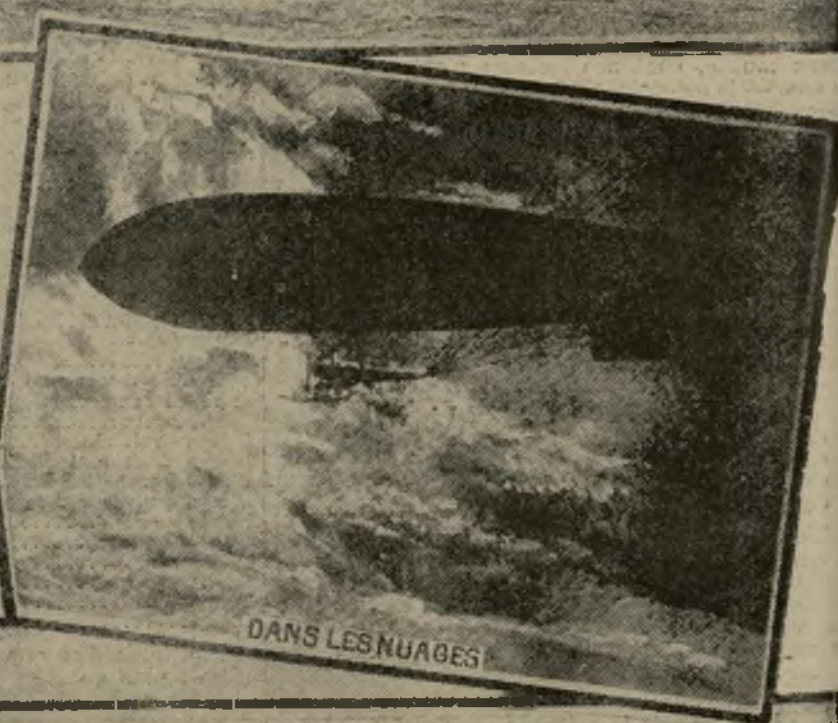
Les forces aériennes de nos alliés britanniques en Méditerranée



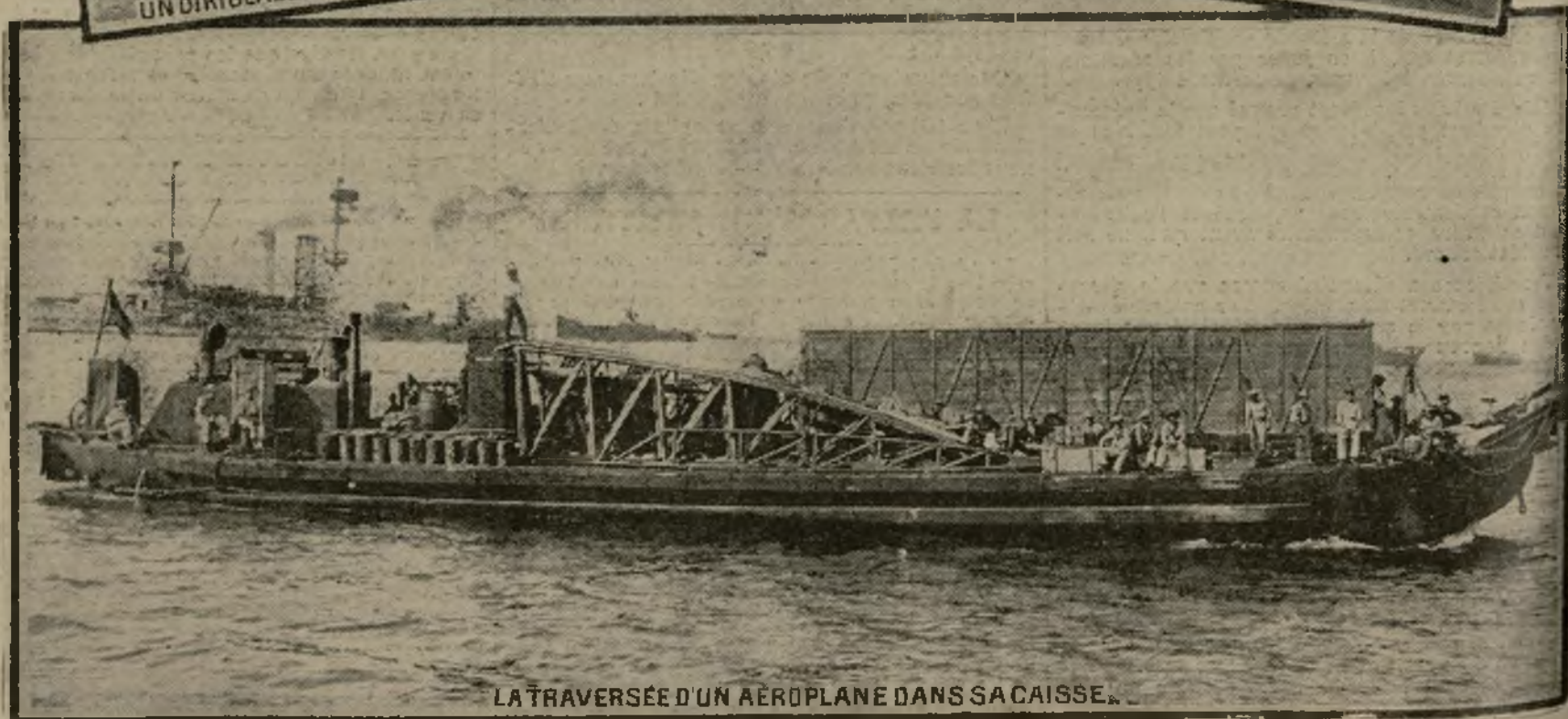
LE TRANSPORT D'UN SPHÉRIQUE



UN DIRIGEABLE ANGLAIS PART EN RECONNAISSANCE



DANS LES NUAGES



LA TRAVERSÉE D'UN AÉROPLANE DANS SA CAISSE

Nos alliés britanniques n'ont pas seulement envoyé en Méditerranée des hommes et des navires. Ils y disposent aussi d'une puissante armée aérienne, dont les exploits, très souvent et à dessein tenus secrets, seront connus un jour. Dans cette « armée du ciel » figurent de nombreux avions de tous types, des dirigeables, des ballons sphériques et des captifs d'observation.

La bourguignotte est aussi belge désormais que française



Depuis plusieurs mois déjà, toute l'armée belge est munie du casque-bourguignotte absolument identique à celui qui coiffe nos soldats, mais dont le ton est kaki, assorti à l'uniforme belge. Comme chez nous, les différentes armes ont unifié leur coiffure, et cavaliers, artilleurs, fantassins, cyclistes belges portent tous le casque adopté par leur roi pour son propre usage.

A LA FRONTIÈRE HOLLANDO-BELGE

Paysages zélandais et confessions de landsturmiers

[DE NOTRE ENVOYÉ SPÉCIAL]

Flessingue, mai 1916.

Le *Provinciaal Stoomboot* vient de quitter le port. Dans une heure et quart nous serons à Terneuzen, en Flandre Zélandaise. Malgré le vent aigre, je reste sur le pont, à regarder s'éloigner peu à peu Flessingue, le fouillis des toits rouges qui se houloulent joyeusement, les clochers bizarres et charmants, les moulins aux vastes ailes et, comme à la proue de la ville, la statue de Michel de Ruyter, le premier de ces gneux de mer intrépides, tous Flessinguois et qui furent dans leur enfance des «*kwajongens*» turbulents et mal mouchés. Il regarde les bouches de l'Escaut, le Mont (chien), toujours agité, luttant avec la mer, l'estuaire immense que gardent deux ou trois grandes unités de la flotte hollandaise. Je regarde ces rives basses qui fuient, à peine perceptibles, à ma gauche et je me dis : «*Voilà donc cet Escaut, dont on a tant parlé ces temps derniers, par où Anvers peut-être eût pu être sauvé, dont la possession donnerait aux Allemands une base plus sûre que Zeebrugge pour leurs sous-marins et leurs torpilleurs, aux Alliés le moyen de tourner une ligne puissamment fortifiée. Oui, la possession de ces eaux de nacre, d'écume et d'opale sur lesquelles se joue une lumière de féerie, signifierait — qui sait? — une guerre terminée plus tôt, des dizaines de milliers de jeunes vies épargnées.*»

Voici Terneuzen : de vieux remparts, couronnés d'arbres, un arsenal, quelques bâtiments militaires un peu vides d'apparence... J'entre chez un marchand de bicyclettes : je veux louer une *fiets*, le moyen de locomotion national par excellence, afin de me rendre à la frontière. «*Vous allez voir les *veilde boesten* (les bêtes fauves) derrière leurs barreaux?*» me demande le marchand. C'est des Allemands qu'il veut parler...

A présent, me voici, roulant avec un vent terrible dans le visage, vers Hoek et le polder de Philippine.

J'ai pu, non sans peine, m'approcher de la frontière, des fils électrifiés et causer avec les landsturmiers saxons de Bouchaute. Ce sont pour la plupart des hommes de quarante-deux à quarante-cinq ans, qui n'ont pas été au feu, qui n'ont fait que du service d'élites ou de frontière. Mais il y a, mêlés à eux, de jeunes soldats blessés, quelques-uns décorés de la Croix de fer et pour la plupart incapables encore de service actif. Ceux-ci ont un moral déplorable : ils ont la terreur d'être renvoyés au front.

Les landsturmiers, eux, s'ennuient, ils trouvent que la guerre dure trop longtemps. Sur les quatre que j'ai pu confesser pendant deux jours, trois ont commencé par me dire : «*Es dauert so lang, so lang...*» Mais ils conservent la foi du charbonnier dans la grandeur, dans la sainteté de la cause allemande et dans l'impudente affirmation que l'Allemagne a été attaquée par un monde d'envieux et ne fait que lutter pour son droit à l'existence. Je longe le fil meurtrier : d'un côté, les maisons hollandaises d'un hameau de Philippine, de l'autre, en territoire belge, les maisons de Bouchaute, dont les habitants ont été expulsés et où les soldats allemands se sont installés. Entre le fil électrique et la haie de fils non électrifiés que l'on aperçoit à une centaine de mètres de là, nul civil ne peut se hasarder : pas même le propriétaire ou les valets de cette grande ferme que l'on voit tout contre la frontière et dont les chariots alignés sous l'auvent semblent témoigner d'une inactivité forcée. Un landsturmier à moustache blonde, au regard intelligent, en lunette verte et dont les oreilles, sous le casque à pointe, sont cachées par des bandes d'étoffe, fait les cent pas le long du fil, regardant avec inquiétude un grand diable de feldwebel qu'accompagne un molosse redoutable et qui, heureusement s'éloigne bientôt. Voici qu'arrive un personnage grotesque, un pot à tabac en bonnet rond, que le soldat hollandais qui m'accompagne prend pour un médecin.

— Y a-t-il quelqu'un de malade ? demande-t-il au landsturmier.

— Ce n'est pas un médecin, répond l'Allemand, c'est l'ingénieur qui s'occupe de l'électricité.

J'apprends bientôt que le landsturmier souriant est un social-démocrate de Chemnitz. Je me donne pour social-démocrate hollandais et demande au *Genosse* s'il a lu le compte rendu des dernières séances tumultueuses du Reichstag, notamment de celle qui fut brutalement suspendue après qu'on eut arraché à Liebknecht ses feuillets ?

— Nos journaux donnent si peu là-dessus, fait-il avec un gros soupir.

L'insiste sur le réformisme constant du groupe de la minorité, qui compte avec lui les fortes têtes : Kautsky, le pape du réformisme, Kautsky, celui de l'orthodoxie et Haase, le président du *Partei-Vorstand*.

— Cela ne vous dit rien ?

— Bah ! me répond le camarade, ils veulent voir

finir la guerre le plus tôt possible et je comprends ça ; mais cela ne prouve pas que la cause de l'Allemagne dans cette guerre n'est pas bonne.

Il semble que cette opposition social-démocrate dont je l'entretiens le séduit et tout à la fois l'effraie et quand je lui chuchote : «*Es lebe sie deutsche Republik !*» (Vive la République allemande !) il me répond, le regard fuyant : «*Nein ! nein !*»

Je lui fais remarquer que Verdun n'est pas tombé :

— Il finira par tomber, répond-il. Mais moi aussitôt : — Cela ne mettra pas fin à la guerre.

Cette idée aussi a l'air de l'effrayer.

— Ja, ja... *aber es ist ein Festpunkt in unserer Hande*. Et quand l'Allemagne tient quelque chose, elle ne le rend pas. «*Sa conviction est qu'après la chute de Verdun on pourra conclure une paix avec la France séparément*. Il me parle des négociations... Je lui dis :

— Comment voulez-vous qu'il soit parlé de paix si l'Allemagne entend garder entre ses mains les territoires qu'elle occupe en ce moment ? Voyez le discours du chancelier. Je force un peu la note volontairement :

— *Sie haben falsch gelesen*, vous avez mal lu, me dit-il railleur. *Was haben Sie in der Schule gelernt?* (Qu'avez-vous appris à l'école ?)

D'un air de fausse humilité, piqué au jeu, je lui réponds :

— Evidemment, je sais que nous, pauvres Hollandais, nous comptons si peu devant un Allemand...

Il sourit, puis reprend : Le chancelier a dit que nous voulions libérer la Flandre ; quoi de plus naturel ? Vous savez pourtant bien que les Flamands forment un peuple vieux-allemand (*ein alt-deutsches Volk*). Leur langue, c'est de l'allemand. Je lui fais observer qu'il *fortiori* l'Allemagne devrait s'annexer les Hollandais, autre peuple «*germanique*». Mais, de crainte que le brave soldat hollandais qui m'accompagne n'ait compris, il répond : «*Nein...*» Il nous suffit que la Hollande reste neutre et *deutschfreundlich* (germanophile). Le propos a beaucoup de succès, un succès d'hilarité, auprès des soldats hollandais quand je le leur rapporte, quelques minutes après.

Pour gagner Ysendyke, il me faut suivre pendant deux heures, par un temps abominable, sous un ciel menaçant, une haute digue très primitive, en poussant la bicyclette devant moi. A ma gauche, je vois la frontière, la triple haie de fils, et les sonnettes, sous les deux cents mètres, dont la silhouette sombre se détache parmi de hautes arbres ; à ma droite, s'étend le polder de Braakman, un pays désolé, baigné des vents et qui, à la tombée du jour, sous ce ciel aux nuées croulantes, avec les ors lugubres de la mouette et, de temps en temps, le vol oblique d'un héron, a quelque chose d'un peu effrayant. A mi-chemin, je fais la connaissance d'un brave paysan, qui porte le costume pittoresque du pays : la courte veste de drap noir, fermée au col par des boutons d'argent, le petit chapeau rond. Il va, comme moi, en *fiets* à Ysendyke. Je le fais parler de la guerre et bientôt je constate chez lui, le terrible réflexe anglophobe développé chez tous les paysans de la Hollande par la lecture de petits journaux luthériens, où le docteur Kuyper et ses pareils, convaincus de la mission divine de l'Allemagne, établissent un rapport entre les événements de la guerre et les tremblements de terre en Sicile ou en Orient.

Pourquoi suis-je ainsi, à la nuit tombante, sur cette digue, pédalant contre le vent qui hurle, en compagnie de ce paysan qui pousse des aboiements coniques pour chasser les cochons qui, de temps en temps, viennent se mettre en travers de notre route ? Il me semble que je vis un conte funambulesque...

Les landsturmiers de Watervliet devaient me réserver un accueil moins cordial que ceux de Bouchaute. «*Sie sind ein Berichtstatter von dem Telegraaf, diesem Hetzblatt*», me dit l'un d'eux. Je proteste, mais il donne libre cours à sa haine des Anglais. «*Diese Engländer, sie haben ein grosses Maul*» (Ces Anglais, ils ont une grande gueule...) *aber sie thun nichts. Die Franzosen, diese sind nicht zu verachten* (Les Français, à la bonne heure, ceux-là ne sont pas à mépriser.)

Nous ne nous sommes guère inquiétés de savoir si, à la suite de l'alerte récente, la Hollande avait envoyé de nouvelles troupes au sud de l'Escaut, en Flandre zélandaise. Tout le monde sait que ce territoire excentrique, comme le Limbourg, est indéfendable mais il nous a semblé que du côté de Sluis, Ysendyke, Ysendyke, etc., il y avait un peu plus de soldats que de confumme. Nul doute que le service de garde aux frontières ne soit bien fait quand les Allemands, repoussés de l'Yser, viendront de ce côté.

Ceux qui franchiront la frontière seront, comme les Belges, après la chute d'Anvers, internés.

Claude Borain.

TRIBUNAUX

Petites causes, grands effets

Dans un restaurant de la rue Brey, une discussion détalait, le 29 mars dernier, entre Panayotte Netlis, sujet grec, et la dame Simone Georges. Cette dernière, après avoir accusé Netlis de lui avoir soustrait une somme de 15 francs, lui reprocha de se faire passer pour médecin, alors qu'il n'était encore qu'étudiant, et de procurer ainsi à diverses personnes qu'elle désignait des substances vénéneuses. Puis, au paroxysme de la fureur, l'accusatrice frappa Netlis d'un coup de canif. L'information judiciaire ayant révélé que les faits allégués contre Panayotte Netlis étaient exacts, il fut renvoyé devant la dixième chambre correctionnelle pour vente illécite de substances vénéneuses et exercice illégal de la médecine, ainsi que Simone Georges, celle-ci sous l'inculpation de coups et blessures.

Le tribunal a condamné Netlis à deux mois de prison et 500 francs d'amende, et son accusatrice à six mois de la même peine.

Les jeux clandestins

Sur les instances de la femme Hortense Le Goubert, née Lemaire, née Guibert, une artiste lyrique, Mlle Marie Denis, condamnée, moyennant 30 francs par soirée, à laisser jouer dans son appartement, 52, boulevard du Chevalier, les joueurs de ce tripot clandestin, les joueurs de ce B.M. Roch Poggiale et Gaston Lussart, Lussart. Les joueurs vinrent nombreux, et la police opéra une descente, d'où les pour-nités d'été devant la dixième chambre correctionnelle. Après plaidoirie de M^{re} Cecaldi, Lagasse et Raymond Hubert, le tribunal a condamné : Poggiale à un mois de prison et 300 francs d'amende ; la femme Guibert, un mois de prison et 500 francs d'amende ; de Lussart, 100 francs d'amende, et Marie Denis, 200 francs.

Le « Tube du Soldat »

Les époux Bloch, 34, rue Saint-Maur, s'occupent, depuis la guerre, spécialement dans la fabrication de produits à l'usage des soldats. Ils avaient lancé en province le « Tube du Soldat », sorte de facon portative étiquette aux couleurs nationales. Une notice explicative faisait de ce produit une création de la Société « Le Héland du Soldat », fournisseur du ministère de la Guerre.

Trois gouttes, y faisait-on, suffisait pour stériliser l'eau la plus impure, font de ce tube un objet indispensable dans le sac du soldat.

Le laboratoire d'analyses, ayant saisi un échantillon chez un Belge établi épicer près de Dourles, se livra à des expériences qui démontrèrent que, non seulement les trois gouttes du liquide demeuraient sans effet sur les bacilles les plus bénins, mais encore qu'il suffisait de quatre gouttes pour provoquer la mort. La huitième chambre correctionnelle a condamné M. Bloch à 500 francs d'amende et sa femme à 100 francs.

Infraction à la loi Dalbiez

Le soldat Gadonne, secrétaire d'état-major, 820^e fait affecter à une usine d'automobiles à Courmoulin. Il était poursuivi, hier, devant le deuxième conseil de guerre pour infraction à l'article 7 de la loi Dalbiez. L'accusation lui reprochait de s'être déclaré ouvrier métallurgiste et ancien élève de l'Ecole des arts et métiers de Lille, alors qu'il n'avait jamais travaillé dans une fabrique de tissage à Roubaix.

M. Alexandre Zévats, présentant la défense de l'accusé, a fait cette déclaration :

— La loi Dalbiez est une loi excellente ; tout au plus pourrait-on regretter qu'elle ne soit pas applicable aux membres du Parlement et que son auteur n'ait pas voulu l'appliquer sur lui-même.

Désarmés, les juges ont acquitté à l'unanimité le soldat Gadonne.

Un émile de Liabeuf

BLOIS, 15 mai. — Demain, mardi, s'ouvrira devant la cour d'assises du Loiret-Cher siégeant à Blois, les débats d'une affaire qui provoqua dans notre ville une certaine émotion à l'époque où elle se produisit dans des conditions suivantes :

Le 18 janvier, au soir, un nommé Puch (Antoine), trente et un ans, né à Barcelone (Espagne), provenant des passants, dans une rue de Blois. Arrêté par des agents, il parvint à briser ses liens, s'arma d'un couteau à cran d'arrêt et se jeta sur les policiers. L'un de ces derniers, le sous-brigadier Couillaud, fut grièvement blessé. Des civils accoururent pour porter secours à la police. Un de ces civils, André Sierg, vingt-deux ans, garçon-livreux, qui essaya d'arrêter Puch, fut atteint à son tour d'un coup de couteau à la main droite et eut l'artère fémorale tranchée. Il mourut quelques jours après dans une pharmacie.

EVADES D'ALLEMAGNE

TROYES, 15 mai (Dépêche particulière). — En sortant de Troyes arrivait cet après-midi douze hommes, des Russes, revêtus d'effets civils ; tous avaient l'air heureux et faisaient comprendre — ne parlant pas français — la satisfaction qu'ils éprouvaient à être libres.

Nous amis, à l'arrondissement.

Deux, parmi eux, parlaient couramment l'allemand. Interrogés dans cette langue, ils firent ce récit : «*Nous étions prisonniers dans un camp du district de Bader, connaissant l'allemand — ce qui ne pouvait que faciliter notre évasion — nous primes le parti de nous enfuir ; deux de nos camarades se suicidèrent ; nous suivîmes, et deux Français, compagnons d'infortune, voulurent aussi partager ce sort. Nous sommes en France.*»

Nous marchions sur le Rhin à... nous étions en France — c'était pour nous la libération quand, pris sous le feu des patrouilles, nous étions... nous, deux Français, tombés, trappés, tués... Ensuite ce fut notre arrivée en France, les habitants, bienveillants et pitoyables, nous recevant et nous donnant des vêtements civils.

LA BIBLE DE LA JUSTE HAINE

A. Willette fustige les assassins allemands

Qu'on veuille bien me pardonner de dire, comme je l'ai dit, ce qui m'arrive en cette minute même. Je suis, profondément ému, la fièvre aux tempes de l'exposition A. Willette. Il y a là, dominant tout le reste, quarante-deux dessins, près desquels les documents officiels sont placés comme preuves d'authenticité : ces dessins redisent, avec un terrifiant réalisme, la vérité, l'atroce vérité des barbaries allemandes. Rien d'imagé. C'est là ce qui fut, sans vain arrangement, sans souci de composition pour l'effet : les crimes illustrés par un maître sorcier de ne rien exagérer et dont chaque trait de plume, pourtant atteint le formidable et le monstrueux dans l'abomination.

Après la guerre, il faudrait pouvoir composer de ces pages tragiques, en un recueil tiré à quarante-deux millions d'exemplaires, la Bible de la Juste Haine, que tout Français devrait garder sous les yeux. Décrire? Non. Il vaut mieux que vous voyiez. C'est la grande leçon, à la fois d'amour fraternel, pour ces pauvres êtres qui furent les victimes, et d'éternel mépris pour les bourreaux, qui, plus sanguinaires que les tigres, ont osé et perpétré froidement ces raffinements dans l'assassinat.

J'ai surpris tout à l'heure, devant ces œuvres dont ont tiré Goya, des gens, les poings crispés, les dents serrées, fermant les paupières pour retenir

d'amis plus dangereux que des ennemis. Nous n'ignorons pas et n'oublions pas sans regretter avec tous ceux qui, franchement, reconnaissent ce qu'il a en lui, que Willette est depuis longtemps du recevoir à décorer de plus larges pans de murales qu'il n'en obtint dans nos édifices publics. Nous savions tout cela...



Gallia Victrix

Mais nous ne pouvions prévoir que la guerre pût restituer à sa verve un tel et si fougueux jeune homme. Et c'est merveille, en vérité, de retrouver là un Willette qui, ajoutant aux grâces privilégiées dont il nous enchantait quand il avait trente ans, suit par cette vaillance dans l'attaque, cette terrible volonté dans le geste qui châtie, surpasser, depuis vingt mois, le Willette frondeur, sarcastique et si âprement justicier que nous avions aimé.

Son exposition, qui fera époque dans sa carrière, a été inaugurée hier, galerie Devambez, 43, boulevard Malesherbes, par M. Dalimier, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts.

Pascal Forthuny.

Questions parisiennes

Exposition de travaux des mutilés de la guerre

La Ville de Paris a pris une très heureuse initiative en organisant, au Musée Galliera, l'« Exposition des travaux des mutilés de la guerre ».

M. d'Andigné, conseiller municipal, président du jury de ce musée, d'accord avec M. Delard, conservateur, et les autres membres du jury, c'est-à-dire MM. Froment-Meurice, conseiller municipal, Saint-André de Ligneroux, Carabin, Thibault, Sisson, Claude Maraton, Falcon, Stigler, Beraldi, Pierre Roche, a convié les différentes écoles de rééducation professionnelle de Paris, de la province, de l'Algérie et de la Belgique à cette belle manifestation du travail.

A l'envi toutes ont répondu à cet appel, et dans quelques jours, le public admirera les travaux des « élèves mutilés », merveilles de patience, de goût, lesquelles seront groupées par école dans les salles du Musée Galliera. Cette exposition, la première que la municipalité de Paris organise à Galliera depuis la guerre, offrira un intérêt puissant.

On y verra des chaussures, des tapis, de la porcelaine, des bijoux, des émaux, des vitraux, des statuettes, des bijoux, etc., fabriqués, confectionnés, peints, modelés, ciselés par nos glorieux mutilés, presque tous anciens ouvriers couvreurs, menuisiers, charpentiers.

Ne pouvant plus exercer leur premier métier, ils se sont refait une éducation professionnelle : aussi pourront-ils désormais conserver leur place dans la société, et portant leur dignité de travailleurs.

Leur vie matérielle, leur amour-propre d'homme sont aujourd'hui sauvegardés, grâce au dévouement infatigable de leurs maîtres, dévouement qui n'a d'égal que leur patience, leur énergie.

Professeurs et élèves ont droit à l'admiration et aux félicitations du public. Ils sont dignes les uns des autres. L'inauguration de cette exposition aura lieu à la fin de cette semaine. — M. E.

"EXCELSIOR" RETRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale
La vie artistique
Les procès importants
Les accidents graves
Les événements locaux
La vie économique
Les sports
Tous faits pittoresques

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

Le contre-amiral Biard, gouverneur du Havre, vient de recevoir de S. M. le roi Albert la croix de grand-officier de la Couronne royale de Belgique à l'occasion de sa nomination au grade de major général de Lorient.

NOUVELLES DES COURS

La Maison impériale de Russie a reçu hier l'anniversaire de naissance de S. A. I. le grand-duc Georges Marie-Paulovitch de Russie, veuve de S. A. I. le grand-duc Vladimir de Russie.

CORPS DIPLOMATIQUE

S. E. le ministre des Affaires étrangères a donné une grande réception en l'hôtel de l'ambassade, en l'honneur des membres de la Douane russe et du Conseil de l'Empire de passage à l'ambassade.

BIENFAISANCE

Le concert en faveur des blessés des armées françaises, dont la direction est de la Mairie-Hôtel de la Ville, et la présidence de Pracomtal sont présidents, aura lieu à 4 h. 30, aujourd'hui mardi, dans l'atelier de la comtesse de Saint-Médard, 34, rue Octave-Feuillet. Mme Edvina et M. Cousin, de l'Opéra, s'y feront entendre.

DEUILS

Nous apprenons la mort au champ d'honneur du sergent-pilote amateur Jean Renault, tué le 31 mars 1916, dans un combat avec un avion ennemi en accomplissant une mission périlleuse : il avait été cité à l'ordre de l'armée.

S. A. le prince Pinnoret, fils du prince Montvong et petit-fils du roi du Cambodge Sisowath, est mort à l'âge de vingt-deux ans, après une cruelle et longue maladie, à Pau, où il se trouvait pour se soigner.

Nous apprenons la mort :

De M. Fiquet, sénateur de la Somme, maire d'Amiens, conseiller général ;

De M. Paul Tranchou, ancien chef du secrétariat particulier du président Carnot, trésorier-payeur général honoraire, âgé de soixante-deux ans, décédé à Pau ;

De Mme Ondion, fondatrice et vice-présidente du Comité de Corbeil de l'Association des Dames françaises (Croix-Rouge), directrice de l'hôpital auxiliaire 245 ;

De colonel J. de Labrouhe de Laborderie, commandant la 134^e brigade d'infanterie, mort pour la France, commandeur de la Légion d'honneur ;

De sous-lieutenant Robert de Blois, mort des suites de ses blessures, chevalier de la Légion d'honneur, cité à l'ordre de l'armée ;

De M. André Reynaud de Brulhiard, sous-lieutenant au 9^e bataillon de chasseurs, mort pour la France le 16 avril, cité deux fois à l'ordre du jour, âgé de vingt-deux ans, fils du commandant du 12^e chasseurs ;

De M. Georges Flandre, maréchal des logis du 1^{er} régiment d'artillerie lourde, mort pour la France, cité à l'ordre du régiment. Frère de M. Maurice Flandre, du 130^e d'infanterie, tué en Champagne. Tous deux fils du lieutenant-colonel d'artillerie, décédé ;

De M. Martial Calmette, principal de collège honoraire, chevalier de la Légion d'honneur, décédé à Toulouse ;

De M. Marcel des Pommars, sous-officier au 44^e d'artillerie, mort des suites de ses blessures, âgé de vingt-quatre ans ;

De sous-lieutenant François-Gerbert Boudetille, du 9^e de ligne, mort pour la France ;

De brigadier d'artillerie Camille Barjaud, mort pour la France, cité à l'ordre de l'armée ;

De M. André Pontal, président de l'Association catholique des étudiants, interne des hôpitaux, médecin auxiliaire au 24^e d'artillerie, mort à Arcachon des suites d'une maladie contractée au service ;

De M. Fortuné Meaulle, le dessinateur bien connu, qui illustra les œuvres de Victor Hugo ;

De l'ancien jockey J. Watkins, décédé à Saint-Cloud, âgé de quarante-sept ans ;

De M. Alfred Donon, ingénieur des arts et manufactures, ancien président du conseil d'administration des établissements Baudet-Donon, chevalier de la Légion d'honneur, décédé, 2, rue Meissonier, frère de M. Paul Donon, notaire honoraire ;

De maréchal des logis Louis de Valori, disparu sur la Provence, fils du général de Valori, décédé, et de la comtesse née de Fourmès.

Tous les journaux, en annonçant la mort glorieuse de l'aviateur Georges Révoil, l'ont qualifié de fils de l'ambassadeur Révoil. Il était son neveu. Le fils de l'ambassadeur, Jacques Révoil, aviateur lui aussi, a été grièvement blessé, il y a quelques temps, et décoré de la médaille militaire. Il est maintenant hors de danger et achève sa guérison à l'hôpital d'Amiens.

CARNET DE LA SOLIDARITÉ

Nous avons reçu de G. H., la somme de 5 francs.
Tous nos remerciements.

Communiqués

Le président de la République vient de faire adresser au secrétaire général de l'exposition « La guerre et les humanités », galerie La Boétie, une somme de 300 francs, en même temps qu'une lettre de félicitations pour les œuvres patriotiques créées par les humanitaires.

Les notaires viennent de créer une « Association pour l'instruction notariale et le placement de mutilés de la guerre ».

L'instruction sera donnée dans des écoles de notariat, dans les études mêmes, ou par correspondance ; les candidats seront dirigés et aidés personnellement par l'Association. S'adresser, pour tous renseignements, au siège de l'Association, 22, rue d'Athènes, Paris, et au siège de la Basoche des clercs de notaires, 14, rue d'Amsterdam, Paris.

TIRAGES FINANCIERS

Canal de Panama. — Bons et obligations. — Le numéro 1577571 gagne 250.000 francs ; le numéro 38165 gagne 100.000 francs ; le numéro 566051 gagne 10.000 francs ; le numéro 689435 gagne 5.000 francs.

LECONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 53, PARIS **PIGIER**
Commerce, Comptabilité, Sténographie, Langues, etc.

LES CONTES D'EXCELSIOR

"Pas-de-Chance"

— Tas de bourriques, vous pourriez faire attention... Je ne suis pas un sac de patates pour me manier comme ça...

La voix colérique, canaille, tomba dans l'ombre, comme un crachat... A cause de la canonade qui ne cessait point, on n'avait entendu ni le roulement de la voiture, ni le piétinement des brancardiers dans la cour...

— Qu'est-ce qui fait ce boucan-là ? dit Charrier, le chirurgien de l'ambulance, quittant d'un bond le fauteuil où il sommeillait.

C'était la première fois qu'il reposait depuis trois jours.

Et il se précipita vers la salle de garde. Une mauvaise lampe, accrochée au plafond, donnait à la pièce l'aspect d'un cabaret louche. En arrivant, le chirurgien reconnut sœur Julie, accourue la première, et deux infirmiers, debout, à côté d'un brancard posé à terre. Charrier décrocha la lampe, la baissa, et tous purent contempler le blessé, un chasseur, qui bombait à peine la couverture. Son bérêt collé au crâne, allongé sur ses yeux, ressemblait à ces abat-jour de carton que portent chez elles certaines personnes pour protéger leur vue d'une lumière trop vive. Par-dessous, on apercevait une figure jeune, plissée et méchante, déformée par un rictus de dégoût, de mépris aussi.

— Qu'est-ce que tu as, mon petit ? demanda Charrier d'une voix précautionneuse.

— Quatre pruneaux dans le buffet, lança le soldat.

— Bien, nous allons voir ça.

Charrier tâta le pouls du blessé, la religieuse déboutonna la veste, fendit la chemise et, soudain, sur ce maigre torse de gamin, parmi les éclaboussures de sang, surgit quelque chose de noir, de sombre, comme une large traînée d'encre. C'était un tatouage représentant une banderole portant ces mots : *Pas-de-Chance*. Les marins poitevins brodent sur leur chandail le nom de leur navire. *Pas-de-Chance* était celui du bateau sur lequel avait été ballottée cette misérable vie...

— Oui, *Pas-de-Chance*, ricana-t-il. Ça vous ennuie, ce nom-là ? Vous avez peur que ça vous coupe la veine ? On est si bien à l'abri ici, à l'abri de tout.

Charrier, sans écouter, releva le front, soucieux.

— Qu'on le porte dans la petite chambre du coin, dit-il.

Quelque chose d'implacable, d'inexorable, passa sur tous. L'arrêt venait d'être jeté. Il fallait recevoir le nouveau venu dans la pièce du coin, c'est-à-dire qu'on allait le laisser mourir tranquillement, sans tracasseries.

— Sœur, veillez à ce qu'il reste bien tranquille, recommanda le chirurgien.

C'était son habitude. Il ne disait pas « ma sœur », mais « sœur » tout court, comme si, élargissant ce titre, il lui donnait un sens collectif, impersonnel, faisant de sœur Julie la sœur de tous les blessés. Elle inclina simplement, en signe d'acquiescement, son honnête visage, au teint frais malgré la cinquantaine, et suivit le blessé, qui accablait les infirmiers des pires injures...

— Veux-tu faire attention, museau de cochon... Lève les pattes, tête de vipère... En voilà des phénomènes !...

Parvenus dans la chambre du coin, ils le déposèrent sur le lit. Sœur Julie glissa un oreiller sous sa tête, le réchauffa avec des boules d'eau chaude. Dans un angle de la pièce, sur une petite table, un drap plié en quatre dissimulait un Christ de cuivre, deux chandeliers aux trois quarts consumés, une branche de buis, une boîte de clous et un marteau dont le manche dépassait le bord de la table. C'était avec le lit le mobilier indispensable de la chambre du coin. Mais le soldat n'ayant pas jeté les yeux de ce côté suivit les mouvements de sœur Julie et, quand elle s'assit, la fixa d'un regard insolent, hostile :

— Hein, dites donc, au lieu de vous croiser les bras, vous feriez bien de me servir un verre de gnôle, gouailla-t-il...

L'effort qu'il venait de faire le secoua d'une toux rauque, deux longs fils rouges lui pendirent aux commissures des lèvres... Avec sa fine moustache noire, ses yeux aigus enflammés de fièvre, sa bouche sanglante, il semblait un chat qui vient de fouiller dans les débris.

— Allons, dit avec autorité sœur Julie, en l'essayant, en ramenant sur lui la couverture, maintenant soyez sage...

Il retomba épuisé sur son oreiller. Sa poitrine aspirait par sa blessure avec des gargouillements sourds, et sous la lumière son tatouage semblait se tordre comme un serpent. Il remuait les lèvres, émettant des phrases sans suite.

— Sale vie... Pas de chance... fini...

Puis il lança d'une traite, avec facilité, comme s'il avait préparé sa phrase depuis longtemps :

— Fallait me laisser à la cour : les pauvres, ça meurt comme les chiens, seuls... seuls !...

Son nez commençait à se pincer, ses yeux reprirent leur fixité. Sœur Julie eut peur, jamais elle n'avait vu sur un visage humain tant de haine, tant de colère !... Elle se recueillit, se signa, appelant les forces divines à son aide... Et tout d'un coup, le cloaque s'illumina... Elle comprit... Jamais il n'avait été réchauffé par un grand amour, jamais une mère ne s'était penchée sur lui, ne l'avait bercé, instruit, soutenu, n'était restée le grand refuge, le parfum toujours prêt, les bras toujours ouverts... Sur l'âme vierge de sœur Julie, un grand souffle humain passa, quelque chose d'infiniment suave, qu'elle non plus n'avait jamais connu. Sans réfléchir, dans un brusque élan maternel, se penchant sur le misérable dont la souffrance ravageait la face, elle le souleva, l'attira à elle, tout contre elle, et posant longuement ses lèvres sur son front poissé, souillé, murmura...

— Mon petit garçon... mon cher, cher petit... Mon enfant !...

Le corps du chasseur eut un soubresaut, un soupir profond emplît la chambre, deux mains avides saisirent les mains de sœur Julie, les étreignirent, s'y agrippèrent...

Un silence tomba, lourd... Le manche du marteau qui sur la petite table dépassait le drap plié luisait sous les reflets de la lampe... Sœur Julie voulut se redresser, parler encore, tenter de ramener cette âme désespérée à Dieu avant la minute suprême... Alors, seulement, elle s'aperçut que le soldat était mort !... et qu'au lieu de la bête méchante étendue là tout à l'heure elle n'avait plus devant elle qu'un pauvre adolescent, sortant d'une longue, d'une terrible colère avec un sourire, soumis, réconcilié.

Et sœur Julie qui avait accompli le miracle, sœur Julie, tombant à genoux, espéra en Celui qui, au dernier souffle, avait pardonné au bon larron.

Jean Le T...

Le Congrès de la C. G. T.

La session du congrès de la Confédération générale du travail et de l'Union des syndicats de la Seine, qui s'est tenue dimanche, rue de la Grange-aux-Belles, n'a pas encore épuisé son ordre du jour. Une troisième session a été jugée nécessaire. La date en a été fixée au 28 mai prochain.

Deux questions seulement ont pu être discutées dimanche : celles de la vie chère et des loyers. La question de la main-d'œuvre étrangère et de la main-d'œuvre féminine a été réservée pour la troisième session.

Le congrès a adopté un ordre du jour approuvant l'action de l'Union des syndicats depuis le début de la guerre et l'engageant à continuer ses démarches, afin d'obtenir une amélioration de la loi sur les loyers et une diminution du prix de la vie par la taxation et la réquisition des denrées de première nécessité, préconisant une action plus énergique encore pour obtenir la taxation et la réquisition et demandant enfin la taxation des loyers après la guerre, afin que les propriétaires ne puissent en augmenter le prix.

UN JOLI CHAPEAU

Le chapeau noir ou bleu est tellement la coiffure habituelle que, même lorsqu'on en change, on a un peu l'impression d'avoir toujours le même. Il est vrai



Chapeau de picot d'Italie
mauve rosé.

que nous n'avons guère porté, toutes, jusqu'à présent, que des toques ou des canotiers. Quelques chapeaux relevés, tantôt devant ou tantôt derrière, quelquefois à droite et souvent à gauche, vont rompre la monotonie. Celui-ci est en picot d'Italie, d'un joli ton mauve rosé ; très enfoncé jusqu'aux sourcils, ce chapeau est hardiment croqué en avant avec un relevé fixé par une rose de taffetas et un petit nœud de galon perlé. Une dentelle très légère, d'un joli ton jauni, badine au bord de la passe et atténue la sécheresse qu'ont souvent les bords d'un chapeau lorsqu'ils sont très relevés. Joli chapeau pour donner une allure un peu estivale aux petites robes de taffetas noir ou bleu sombre qui seront les robes légères les plus portées !...

Jeanne Farman.

Les "vient de paraître"

Les plus belles pages de saint Augustin, par Louis BERTRAND (A. Fayard et Cie).

« Le traducteur des *Confessions*, l'austère Armand d'Andilly, nous dit M. L. Bertrand, s'est évertué à déjauger et à refroidir de son mieux les chaudes couleurs de ce style africain, à mortifier cette sensibilité trop vive, à châtier la luxuriance des métaphores où s'emporte cette imagination fougueuse... de l'œuvre augustiniennne. »

Aussi bien voici une mise au point. Saint Augustin parle ici sa vraie langue, sans que les angles y aient été arrondis. Sa parole exacte sonne parmi nous au moment convenable : elle est riche de réconfort, consolide l'âme de ses deuils et la relève dans l'adversité. A ceux qui souffrent et pleurent, ces pages seront salutaires. Ils y boiront la coupe de vaillance dont parle Robert Browning. Méditer saint Augustin aujourd'hui, c'est se prémunir contre les poisons du pacifisme et de l'humanitarisme vain. Ainsi pense l'écrivain qui nous apporte ce livre de force et de vie : il a raison.

Autour de Jeanne d'Arc, par MAURICE BARRES (Edouard Champion).

M. Maurice Barres n'eût pas été aussi Lorrain qu'il l'assure, s'il n'avait consacré — depuis le temps qu'il effaça de ses doigts les traces des *Taches d'encre* — des pages et des pages encore, à la vénération de l'héroïne de Domrémy. Jeanne reparait maintes fois en ses écrits : on peut dire que l'étendard où se crispa la main de la grande Française flotte visible ou non, au-dessus du bataillon des idées barresniennes, en chacune des batailles de lettres que gagna ou perdit l'auteur de *Colette Baudouche*.

On a eu la pensée de trier parmi ces hommages ceux qui pourraient être considérés comme les meilleurs. Et c'est ce choix qui est aujourd'hui offert au public. L'auteur, en première page, et de son écriture lisse — autographiée — a autorisé cette sélection.

Nègres fous et bijoux d'un sou (L'Esprit de Paris et de la guerre), par PIERRE BOISSIE (éditions art et travail).

Cocassement et avec un sens très avisé des ressources de « cette vieille épigramme française », M. Pierre Boissie a ramassé tous les polins, tous les menues faits, toutes les épithètes de la guerre, et les bêtises que l'on propage au café, et les rumeurs, et les modes, et les types, et les mots, et il a mis tout cela en petits vers alertes, mordants, narquois, parfois légèrement additionnés de vitriol inoffensif, pour leur donner encore un peu plus de piquant. A côté des grandes bardes et des lyriques éperdus, il faut peut-être qu'il y ait des satiristes de ce tonneau, pour nous faire légèrement goûter les joies de la victoire. César vainqueur avait bien sur son char un esclave qui lui murmurait des sottises à l'oreille...

Marines des grands capitaines français, par ANDRÉ MARY (Larousse).

Nous aurons après la guerre, si l'on en croit certains de nos poilus écrivains, l'occasion de commenter des ouvrages d'aimable frivolité et où le sourire désolée éclairera chaque page. Ces livres aimables, ou qui voudront l'être, feront parmi les sérieux commentateurs des grands faits héroïques comme peut faire la claire rose sauvage et le bleuier mignon lorsqu'ils sont piqués çà et là et d'une main capricieuse sur le sombre feuillage des guirlandes funéraires. En attendant ces âges proches ou lointains, il faut reconnaître que le grand penchant de l'Édition est et reste, tout incliné vers la littérature grave, celle qui moralise, fortifie les faibles, confirme dans leur énergie les vaillants et les résolus. C'est très bien ainsi et c'est aussi pourquoi les livres qui seraient de trop exubérante gaieté détonneraient un peu ou beaucoup dans ce concert des nobles, voire des austères sentiments. En vérité, nul ne s'étonne de voir paraître chez les libraires des publications, fussent-elles en deux volumes, qui se parent de ce titre mâle : *Marines des grands capitaines français*. Avant que quelqu'un nous écrive le Plutarque du vingtième siècle, on pourra trouver là, de Montluc à Sully, de Bayard à Napoléon I^{er}, des pensées à la moelle de lion. La chose est extrêmement digeste et ce temps d'héroïsme, et c'est là d'excellente lecture pour ceux d'entre nous qui ont des poilus au front, et même pour les autres.

Evocations (poèmes), par YVONNE DE BEAUVAIS (H. Daragon).

Ma foi, ce sont des vers, les vers d'une jeune femme, qui, sans prétention aucune, pour rompre la monotonie de la séparation que lui impose la guerre (son mari étant au front), lui dédie, pour le distraire, le reflet de ses sentiments.

Pic de la Mirandole savait dix-sept langues à dix-sept ans. Mme Yvonne de Beauvais, au même âge, avait déjà rimé. Elle nous montre ces travaux de son adolescence, mêlés à ceux d'hier. Nous sommes certains que, là-bas, son mari les aura tous jugés adorables.

Son sang pour l'Alsace, par FRANÇOIS DE NIOS (E. Flammarion).

« Roman », déclare l'auteur, qui en a fait bien d'autres. Quand le pli est pris... C'est bien pourquoi M. de Nios a continué. Cette fois, c'est le roman en trois parties et un épilogue. Raconter ce gros livre dépasse nos possibilités. Son cadre ? la guerre. Ses héros ? de braves êtres qui s'aiment bien : la jeune fille donne son sang (transfusion, opération fréquente dans les hôpitaux) pour celui qu'elle adore. L'agréablement malade de ce roman ? Il est presque tout écrit en dialogue, on ne s'y perd ni dans la psychologie intensive ni dans la description pittoresque.

On goûtera certainement toute une partie, la dernière dans la manière épistolaire. Est-il besoin de dire que *Son sang pour l'Alsace* est un roman des plus moraux ?

Le Coupe-Papier.

THÉÂTRES

A l'Opéra. — Programme de la semaine. Soirée du jeudi 19 mai : *La Fille du Far-West*, acte II, de M. G. Puccini ; *Chant de guerre*, de M. Florent Schmitt ; Mlle Yvonne Galli et les choristes ; *Carême-Prenant*, concert du dix-septième siècle ; *Miguel*, acte III, 2^e tableau, de M. Théodore Dubois ; Mlle Demougeot, MM. Lestelly et Nargon ; les Girondins, acte IV, de M. Fernand Le Borne.

Matinée du dimanche 21 mai : *Thais*, opéra en quatre actes et six tableaux, de J. Massenet ; Mmes Marguerite Carré, Lucie Brun, Durif, MM. Delmas, Sullivan, Ernst, etc. ; Mlle Carlotta Zambelli et les artistes de la danse : *Chant de guerre*, de M. Florent Schmitt.

« Gavroche et Flambeau » à l'Odéon. — Le théâtre de l'Odéon donnera jeudi, en matinée, la première représentation de cet épisode en vers de M. Trouillot, scénariste, récemment publié et applaudi en diverses éditions de bienfaisance. *Gavroche et Flambeau* sera de nouveau joué samedi 20 mai, en matinée. La première fois, il accompagnera *Zaire*, et la seconde le *Juif polonais*.

« Symphonie ». — Cette scène annonce son changement de spectacle pour la semaine prochaine. *La Charette anglaise*, de MM. Georges Berr et Louis Verneuil, succédera au *Rubicon*.

« Théâtre Michel ». — Cette scène donnera jeudi, en répétition générale, et vendredi, en première, une revue en deux actes de M. Michel Carré : *Paris*.

« Nouveau-Théâtre du Château-d'Eau ». — Représentations de chefs-d'œuvre anciens et Concerts-Rouge réunis.

Mardi 16, mercredi 17 et vendredi 19 mai, à 8 heures, spectacles de musique française ancienne : concert vocal et instrumental avec les concours de Mme Marie de l'Isle, de l'Opéra-Comique, Mlle Claire Gélaron, M. J. Leblond, violoniste, et l'orchestre des Concerts-Rouge ; le *Maréchal Tervant*, opéra-comique en deux actes (1761), musique de Philidor. Chef d'orchestre : M. J. Jemain.

MARDI 16 MAI

Opéra. — Jeudi, *Miguel*, les *Girondins*, la *Fille du Far-West*, *Chant de Guerre*, *Carême-Prenant*.

Opéra-Comique. — Jeudi, à 1 h. 30, *Paillasse* et *Werther*. Odéon. — Mercredi, à 8 heures, le *Juif Polonais*, les *Grandes Démonstrations*.

Théâtre Antoine. — A 8 h. 45, *L'Homme qui assassina*. Ambigu. — A 8 heures, *La Femme X...*

Appolo. — Mercredi, à 8 h. 45, la *Démônstratrice du Printemps*. Athénée. — A 8 h. 30, *Théodore et Cie* (dernière dimanche). Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 15, *Polichinelle* et *Perlmutter*.

Capucines (161, 156-40). — A 8 h. 30, *Ça pousse !* revue ; *Mon amie fait du théâtre* ; *Cinq minutes*, a. v. p. ; *Châtelet*. — Matinée jeudi et dim. 2 heures. Soirée sam. et dim. 7 h. 50, les *Exploits d'une petite Française*.

Gaité-Lyrique. — A 8 h. 45, *Cœur de Française*. Grand-Guignol. — A 8 h. 45, *Alatisme*, le *Document 525 V*. Mercredi, matinée à 2 h. 30.

Gymnase. — A 8 h. 50, mardi, mercredi, vendredi, samedi, le *Rubicon*. Demain matinée à 2 h. 50 et soirée. Théâtre Michel. — Jeudi, *Paris* (répétition générale).

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 45, la *Flambée*. Théâtre Béjane. — A 8 h. 15 mercredi, jeudi, samedi et dimanche, *Zaza*. Jeudi et dimanche, matinée, *Madame Sans-Gêne*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, le *Petit Café*. Renaissance. — A 8 h. 30, *Une nuit de nocces*. Sarah-Bernhardt. — A 8 heures jeudi et samedi : dimanche, matinée et soirée, le *Vengeur*.

Trianon-Lyrique. — A 8 h. 15, la *Fille de Madame Angot*. Variétés. — A 8 h. 30, la *Belle de New-York*. Vaudeville. — *Jules César*. Tous les jours, matinée 2 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30 : Quinze vedettes et attractions sensationnelles.

Gaumont-Palace. — A 8 h. 20, les *Vampires*, le *Maître de la Foudre*, *L'Angélique est gentille*. — Loc. 4, rue Forest, de 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Cinéma des Nouveautés Aubert-Palace (34, Bd des Italiens). — De 2 h. à 11 h., spectacle permanent.

Omnia-Palé. — La *Fille d'Hérodiade* (Mlle Napierkowska), la *Sorcière du Tibet*, *Rigadin* et les *Deux Dactylos* (Prince). Actualités militaires.

Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir. Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Théâtre. — Actualités militaires, la *Fille d'Hérodiade*, *Miguel* et sa mère, les *Deux Richesses*.

Les académiciens français en Espagne

Les membres de l'Institut de France qui sont allés en Espagne ont une série de grandes conférences actuelles à Séville. Leur séjour à Madrid leur a permis de se rendre compte du succès qu'obtiennent dans les pays neutres la propagande française.

C'est devant des auditoires nombreux et choisis que M. Bergson a parlé de *l'Âme humaine* ; M. Imbart de La Tour, de *Jeanne d'Arc*, et M. Perrier, de *l'Instinct*, pendant que M. Widor pouvait donner à l'église Saint-Louis-des-Français une audition qui fut très remarquée.

Propagande excellente, certes, et tout le monde en Espagne s'accorde à dire qu'elle laissera dans les esprits un souvenir d'autant plus durable que les conférences ont montré plus de tact et de délicatesse. Aucun désir de polémique ne s'est fait jour dans cette manifestation de la pensée française, et les Espagnols, soucieux de leur stricte neutralité, ont été agréablement surpris de voir de quelle façon les représentants les plus autorisés de notre génie servent à l'étranger les intérêts de notre cause.

Un souhait qui a été formulé par un de nos confrères mérite d'être retenu : ce serait de voir quelques-uns des représentants de la grande Espagne « rendre à la France et au public parisien la visite que nos savants viennent de leur faire ». Ce serait, en effet, le plus sûr moyen de resserrer les liens d'amitié qui unissent la France à l'Espagne, au delà des obligations que la neutralité impose à celle-ci.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour les frais. Il ne pourra être fait droit qu'à x demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Petite gazette de la Comédie

Lorsqu'un comédien ayant joué d'original un rôle important avec un grand et solide succès le conserve seul pendant des années, le public identifie l'acteur et son personnage au point de ne plus pouvoir se représenter la conception de l'auteur matérialisée, objectivée sous une autre forme. Les qualités, les défauts, la silhouette, la voix, le ton, les manières du premier interprète sont devenues, à la longue, partie intégrante du rôle ; une image est née et demeure vivante devant les yeux, dans l'esprit et l'âme du spectateur, qui, privé des éléments de comparaison sans cesse offerts à son goût par la variété des distributions des classiques finit par s'attacher inconsciemment bien plus à l'extérieur du personnage naturellement propre à un seul artiste qu'à la traduction scénique des sentiments, des passions inventées par l'auteur dramatique et susceptibles d'être mis en lumière et en relief par plusieurs individus, chacun employant des moyens différents pour atteindre le même but. Car toute la question est là ; il faut que le même résultat, la même conclusion, la même morale, en un mot la même intime pensée se dégagent de l'œuvre quel que soit l'interprète. Mais le second n'empruntant pas la même route que son prédécesseur pour parvenir au même terme, est contraint, s'il veut être suivi, d'attirer sur ses pas, par un effort prodigieux, la foule depuis longtemps engagée dans un autre chemin. Cette tâche, Raphaël Duflos vient de l'accomplir victorieusement en arrachant les acclamations d'une salle entière — et quelle superbe salle ! — à la reprise du *Marquis de Priola*.

Le Bargy a créé en 1902 un admirable *Priola* ; durant dix années, le protagoniste de la pièce de M. Henri Lavedan nous est apparu sous les espèces d'un grand faiseur, d'une sorte d'aventurier de fière allure alliant à l'audace de Don Juan les traquantes manières de Scapin, insolent, éloquent et d'une perversité cyniquement étalée.

Raphaël Duflos nous montre *Priola* sous un autre éclairage. Plus impertinent qu'insolent, il séduit plus qu'il ne conquiert, et son cynisme disparaît presque tant l'on devine chez lui l'homme infailliblement assuré de son absolue « puissance d'attraction » sur les femmes qu'il rencontre ! Il croit en lui avec la foi serene du chrétien croyant en Dieu, et tandis que Le Bargy dans ses manœuvres avec Mme Le Chesne, Mme Villeroz et Mme Savières faisait songer à l'épervier tournant autour de la proie qu'il va bientôt saisir et maîtriser, Raphaël Duflos, par la chaleur du ton, la tendresse de la voix, la calmerie du geste, donne l'impression du charmeur vers lequel les pauvres victimes accourent, attirées par une force irrésistible. Les parties dramatiques du rôle trouvent, naturellement, en Duflos, un étonnant interprète ; la fin du troisième acte, en particulier, me paraît plus tragique qu'antérieurement. En résumé, les compositions de Le Bargy et de Raphaël Duflos constituent de superbes œuvres d'art qui toutes deux auront puissamment contribué à faire resplendir de son étincelant éclat la forte création de M. Henri Lavedan.

Le *marquis de Priola* est plutôt « un rôle » qu'une « pièce » ; aussi tous les personnages sont-ils destinés surtout à coopérer au développement du caractère du protagoniste ; ils sont là pour lui donner la réplique. Il n'y a point de scène, il est vrai, entre Le Chesne et le marquis ; mais M. Lavedan a voulu peindre dans le vieux philanthrope le type opposé, presque l'exécration contraire du marquis de Priola. Leloir, le créateur du rôle le 7 février 1912, l'avait abandonné dès le 5 mars à Louis Delaunay, qui le conserva jusqu'à sa retraite. Jacques Fenoux le joue avec une émotion très profonde, et sa douleur inspire une sincère pitié. Dessannes, mobilisé depuis le début de la guerre, n'a pu reprendre sa création de Pierre Moraine. Le Roy, parvenant à tempérer la rudesse de son débit, a, cette fois, su trouver des accents déchirants sans drôlerie. Brabançon, créé d'exquise façon par Coquelin cadet, puis interprété par Croné et Numa, est très joliment, très gaiement, très rondement joué par Bernard, dont l'aspect et les manières s'harmonisent, dans les proportions voulues, avec le *Priola* de Raphaël Duflos. Numa retrouve le rôle du docteur Savières, créé par H. Mayer, repris par Garry, et qu'il avait joué pour la première fois le 30 septembre 1906.

Du côté des femmes : Mlle Cécile Sorel, créatrice de Mme Savières — doublée elle-même par Mlle Génial — avait remplacé Mme Bartet dans Mme Villeroz le 14 avril 1902 ; le rôle lui resta sans partage à partir de 1906. Elle y est toujours souple, fine, d'une coquetterie très gracieuse, nuancée d'une pointe d'émotion au moment où elle est prête à céder. Le rôle de Mme Le Chesne créé par la regrettée Wanda de Boreza a eu plusieurs titulaires : Mmes Bertiny, Moreno, Génial et même Mlle Delvaire. Mme Génial le joue le plus souvent avec un art parfait. Mme Robinne y déploie son adresse coutumière ; elle a un physique trop éclatant pour ce personnage et nous semble vraiment de taille à se défendre contre *Priola* ; elle ne saurait faire figure de victime ! Mme Savières, qu'elle incarne en 1908, lui convenait mieux ; mais Mme Savières revient à Mlle Delvaire, qui l'interprète fréquemment depuis le 14 février 1905 et s'y montre parfaite de ton et de tenue. Tout cela forme un magnifique ensemble promettant de brillantes soirées au *Marquis de Priola*.

Emile Mas.

LES SPORTS

Les courses de Milan

Une écurie italienne
gagne avec un cheval français.

Les écuries françaises ont fait bredouille à Milan. C'était à prévoir. Nous étions représentés par quatre débutants ou quasi-débutants : le trois ans Filon d'Or à M. Michel Lazard, et le quatre ans Sun Star au baron Gourgaud, Guisani III à M. Kalkian, et Xylophage, un élève de M. J. de Brémont, qui courait sous les couleurs de l'entraîneur H. Count. Des chevaux qui n'ont pas couru depuis deux ans ou qui n'ont pas couru du tout n'ont pas beau jeu contre des adversaires aguerris. Même intrinsèquement les meilleurs, ils ont toute chance d'être battus. Et rien ne dit, d'ailleurs, que nos représentants à Milan étaient intrinsèquement les meilleurs. Sun Star a une brillante origine : Rabelais et Flying Star, et il a couru deux fois honorablement à deux ans. Xylophage est une fille de Phoenix et d'une propre sœur de Gardelen, Filon d'Or avait été bien essayé. Mais tout cela ne prouve rien. Que peut valoir un essai à l'heure qu'il est ? Pas grand'chose, puisque, faute d'épreuves de classement, il n'y a pas un cheval en France dont la valeur actuelle soit réellement connue. Filon d'Or et Sun Star ont figuré honorablement pendant le parcours, mais n'ont pas été à l'arrivée. Peut-être chercheront-ils leur revanche dans le Prix Ambrosien le 11 juin. Nous pourrions, cette fois, les mieux juger.

An surplus, la course de dimanche, en dépit de l'échec des écuries françaises, n'est pas une défaite de l'élevage français. Le gagnant Tronador est, en effet, né en France au haras de Vaucresson. Son propriétaire actuel, M. Boconi, l'a acheté 28.500 francs à Deauville, en 1912, à la vente des yearlings de M. Unze. Il a donc maintenant cinq ans, et c'est la première course importante qu'il gague.

FOOTBALL ASSOCIATION

Clôture de la saison lyonnaise. — La saison de football association s'est terminée, à Lyon, dimanche, par les grands tournois de sixte du Comité du Lyonnais. Tout d'abord, le Club Sportif des Terreaux (1) et le Football Club de Lyon (1) firent match nul. Puis, dans la finale, groupe B, le Club Sportif des Terreaux battit le Club Sportif Lyonnais par 2 buts à zéro. Enfin, la finale des tournois fut encore une belle victoire pour le Club Sportif des Terreaux, qui fut vainqueur du Club Sportif Lyonnais par 3 buts à 2.

Dans la Coupe des Espoirs, le Lyon Olympique Universitaire a battu le Football Club de Lyon par 2 buts à 1.

Sur le front. — Equipe du quartier général division bat 3^e bataillon du 1^{er} régiment d'inf. par 5 buts à 2. Equipe du quartier général division bat équipe du rég. d'inf. par 2 buts à zéro.

Composition de l'équipe du Q. G. de la 1^{re} division d'inf. : Guillot, Morel, Armand, Craissé, Soulié, Philippart (cap.), Henry, Duhamont, lieutenant Larassainie, Bernard, Delahaye.

TENNIS

Le Stade bat la Générale. — A la Falsanderie, le Stade Français bat le C.A.S. Générale, gagnant six parties contre une. Voici les résultats :

Simple. — P. Clerc (S.F.), b. Van Minden (C.A.S.G.), 6-3, 6-1 ; H. Legendre (S.F.), b. L. Aslangue (C.A.S.G.), 6-2, 6-2 ; P. de Conceicao (S.F.), b. de Seroux (C.A.S.G.), 6-4, 7-5 ; R. Barba (S.F.), b. Ardouin (C.A.S.G.), 4-6, 6-3, 7-5 ; R. Lafon (S.F.), b. Croqueville (C.A.S.G.), 4-6, 6-3, 8-6.

Doubles. — 1. Van Minden-A. Aslangue (C.A.S.G.) b. P. de Conceicao-M. Comot, 2-6, 6-4, 8-6 ; P. Clerc-R. Barba (S.F.) b. Ardouin-de Seroux, 6-2, 6-2.

ESCRIME

Société La Baionnais. — La poule, tirée sous la présidence d'honneur du proviseur, dimanche, au lycée Condorcet, a fait attribuer les prix dans l'ordre suivant : 1. Claude (Charlemagne), 2. Magne (Ch.), 3. Potevin (Ch.), 4. Chéze (J.-B. Say), 5. Crougneau (Condorcet), 6. Soulier (J.-B. Say), 7 et 8. Besson et Pothier, de Condorcet. Autres tireurs : Duval, Liénard, Sansaricq, Cerat, Polisset, Mossalane. La poule était dirigée par M. A. Troisgros. Au jury : MM. le comte Moillon, président ; Thomeguex, Caren Krasnikoff, directeur adjoint du Jeune Patriote ; Servie, Stan. François, docteur Bernard, des maîtres Boudet, Gassel, Ruzé, Yvon.

MARCHE

Comité d'éducation physique. — Le Comité d'éducation physique a organisé son 14^e Brevet de marche sur le parcours en circuit que voici : Paris-Porte-Maillot, Suresnes, Vaucresson, Versailles, carrefour du Petit-Bicêtre, Sèvres et vélodrome du Parc des Princes, où se fit la dislocation. Voici les noms des nouveaux titulaires du Brevet du C.E.P. : Raymond Brochoire, André Connet, Victor Demourville, Jules Dupuyard, Pierre Frayssé, Marcel Gautier, Raymond Houssard, Paul Jourdain, René Lévy, Dimitri Lautard, Henri Lamarqué, Marc Robert, Marcel Nicol, Lucien Nourry, Louis Plesis, Edouard Bagnault, Lucien Roussillon, Léon Salmon, Emile Verhaegen.

Un don des Compagnies de chemins de fer

Les Compagnies des chemins de fer de l'Est, du Midi, du Nord, de Paris-Lyon-Méditerranée et de Paris-Orléans et l'Administration des Chemins de fer de l'Etat viennent de verser au Comité du Secours National une subvention de 130.000 francs.

Cette souscription constitue le deuxième versement de nos grands réseaux de chemins de fer, depuis la guerre, à l'œuvre du Secours National.

Faits divers

PARIS

Un suicide au Luxembourg

Les nombreux promeneurs qui se trouvaient, hier, vers 3 heures de l'après-midi, dans le jardin du Luxembourg, étaient, soudain, mis en émoi par le bruit de plusieurs détonations.

Un homme, paraissant âgé d'une soixantaine d'années, venait de se tirer trois balles de revolver dans la tête, et il gisait sur le sol. Comme il respirait encore, on le transporta en toute hâte à l'hôpital de la Charité. On a trouvé dans les vêtements du désespéré des papiers au nom de Emile Maurice, demeurant 19, rue de Cherche-Midi.

M. Cossin, commissaire de police du quartier de l'Europe, a ouvert une enquête.

Tombé d'un échafaudage

Des ouvriers plombiers travaillent actuellement sur un échafaudage en bordure du toit d'une école, 10, rue Maillot.

L'un d'eux, Henri Bret, âgé de vingt et un ans, demeurant 177, avenue de Clichy, a, par suite d'un faux pas, été précipité dans le vide.

Le malheureux, dans sa terrible chute, s'est fracassé le crâne, et il a rendu le dernier soupir dans une pharmacie voisine.

La Bourse de Paris

DU 15 MAI 1916

Bon début de semaine. La liquidation s'est fort bien passée et la fermeté a été la note dominante dans la majorité des compartiments. Nos rentes sont calmes, mais soutenues. Le 3 1/2 à 63, le 5 0/0 à 84. Parmi les fonds étrangers, l'Extérieure se raffermie à 94,20, et les Russes, plus activement traités, sont en reprise parfois accentuée. Le 1904 s'inscrit à 78,45, le 1906 à 85,70, le 1909 à 78,30.

Du côté des établissements de crédit, la Banque de France maintient à 4,550, le Crédit Lyonnais est en amélioration sensible à 1,110. On note également quelques progrès aux grands Chemins français, sur le Nord à 1,410, le P.-L.-M. à 1,020, le Midi à 930. De même en lignes espagnoles, le Nord-Espagne est mieux tenu à 432, le Saragosse à 37,50.

Cuprifères toujours bien tenues : Rio 1,780, Boléo 820.

COURS DES CHANGES

Londres, 28,27 ; Suisse, 114 ; Amsterdam, 214 ; Pétersbourg, 182 ; New-York, 593 1/2 ; Italie, 93 1/2 ; Barcelone, 528.

AVOCAT-ENQUÊTES PRIVÉES. Cabinet Rivoli, rue de Rivoli, 80. Archives 01-93. Se charge de tous procès en demande et défense devant tous tribunaux. Rédaction d'actes. Successions. Divorces et toutes démarches légales. Représentation devant commissions arbitrales sur les loyers. Recherches, etc. Consultation tous les jours ou par lettre, de 9 h. à 6 h.

CURE LAXATIVE

tous les 2 ou 3 jours
un seul **GRAIN** de **VALS**
au repas du soir régularise
fonctions digestives.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 12, rue Cadet, Paris. — Volmard.

SOURDS

Vous guérez EN UN MOIS si vous suivez le nouveau traitement scientifique, approuvé par l'Académie de Médecine et appliqué à l'Institut du D^r ABER, 53, Rue La Fayette, Paris.

Résultats merveilleux là où tout a échoué.

Renseignements gratuits tous les jours, de 1 h. à 5 h. ou par lettre.

DEMANDEZ

LA TOURISTE

BANDE MOLLETTIÈRE SPIRALE EXTENSIBLE

La Seule en TROIS COURBES

Supprimant tout glissement.

1^{re} Qualité : Marque Or. 2^{me} Qualité : Marque rouge.

En vente dans les Grands Magasins et toutes Maisons de Chaussures, Nouveautés, Sports.

Gros : La Touriste, Paris.

VIN de PHOSPHOGLYCERATE de CHAUX

DE CHAPOTEAUT.

FORTIFIANT STIMULANT

Recommandé Spécialment

aux

CONVALESCENTS,

ANÉMIÉS,

NEURASTHÉNIQUES,

Etc., Etc.

Dans toutes les Pharmacies

VENTE EN GROS :

8 RUE VIVIER, PARIS.



LA MARRAINE. — ... Vous trouverez dans le gâlis 3 boîtes de Phoscao et 3 boîtes de Croquisettes de Phoscao.

LE FILLEUL. — Merci pour le Phoscao qui me remettra d'aplomb mon estomac quelque peu dérangé.

MAUX D'ESTOMAC

digestions pénibles, renvois, palpitations, tiraillements, pesanteurs, insomnies, cauchemars, etc., tous ces maux sont provoqués par un mauvais fonctionnement de l'estomac disparaissent en quelques jours grâce au régime du délicieux Phoscao, le plus puissant des reconstituants, le plus parfait régulateur des fonctions digestives. Le Phoscao régénère le sang et fortifie le système nerveux. C'est pourquoi les médecins le conseillent aux anémiques, aux convalescents, aux surmenés, aux vieillards. Son goût est exquis et sa préparation est instantanée.

Faites un essai avec la boîte-échantillon envoyée gratuitement.

PHOSCAO

9, Rue Frédéric-Bastiat

PARIS

Ecrire :

En vente : Pharmacies et Epicerie : 2.45 la boîte.

lancé des paroles qu'elle trouvait peut-être indé-

centes. Mais il était trop tard, elle dut subir le châti-

ment de ses propos, car Didier, air satisfait et

sourire fat, répondit :

— Ne reprochez pas à d'autres le péché où vous

êtes tombés en m'aimant. Un homme ne peut né-

cessairement conquies sans se montrer cruel et ri-

dicule.

— Sauf si ses détails s'adressent à sa femme,

pensa Clotilde. Mais elle garda le silence, luttant

contre son penchant d'aimer son mari. Pour

conserver l'apparence d'union à son ménage, elle

avait la dignité de ne jamais solliciter ni d'affec-

tion ni de soins pour ne pas entendre le refus de

Didier. Clotilde avait une fierté que des outrages

renvoyaient plus avec elle.

— Je vous demanderai, en nous séparant, une

réelle faveur, dit-il.

Clotilde, fine, charmante, souriait légèrement.

D'un geste souple elle ramena sur ses épaules les

pans de son écharpe de mousseline.

— Je voudrais, continua Didier, que vous me

permettiez de garder votre nom à la suite du mien.

On ne connaît que « Durand de Bland » ; cette dé-

signation est devenue pour moi ce qu'est le pseu-

donyme aux artistes ; vous me laisserez ce maigre

avantage d'une union qui, au point de vue affaire,

me fut désastreuse.

Ce langage, celui d'une femme lésée dans son

douaire par un contrat mal rédigé, désarma Clo-

tilde. Elle ne put résister à la suite du mien.

On ne connaît que « Durand de Bland » ; cette dé-

signation est devenue pour moi ce qu'est le pseu-

donyme aux artistes ; vous me laisserez ce maigre

avantage d'une union qui, au point de vue affaire,

me fut désastreuse.

Ce langage, celui d'une femme lésée dans son

douaire par un contrat mal rédigé, désarma Clo-

tilde. Elle ne put résister à la suite du mien.

On ne connaît que « Durand de Bland » ; cette dé-

signation est devenue pour moi ce qu'est le pseu-

donyme aux artistes ; vous me laisserez ce maigre

avantage d'une union qui, au point de vue affaire,

me fut désastreuse.

Ce langage, celui d'une femme lésée dans son

Ce qui reste de trois églises, dans la région de Verdun



CE QUI RESTE DE L'EGLISE DE MOGEVILLE



L'EGLISE DE MAUCOURT EN RUINES



L'INTERIEUR D'UNE EGLISE PRES DE VERDUN

La rage de dévastation qui poussa les Allemands à ajouter criminellement, inutilement, aux horreurs de la guerre, pouvait-elle reculer devant les sanctuaires de notre foi, alors qu'elle s'était acharnée en Belgique et dans les régions envahies sur la pauvre chair des populations innocentes? Parmi les églises qu'ils voulurent piétiner, parce qu'on n'y adora jamais leur « vieux Dieu germanique », figurent celles-ci, tragiques et glorieuses ruines, que plus tard redresseront des mains pieuses, dans les campagnes meusiennes.